4e ANNÉE. — No 8 FÉVRIER 1899

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI....

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, RUE MANUEL, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Etudes sur la médiumnité

Suite (1)

L'écriture automatique

Nous avons vu que les mouvements qui servent à produire l'écriture sont dus à des modifications des éléments nerveux et à des associations dynamiques entre ces éléments. La maladie peut détruire ces associations, de manière qu'un individu conserve par exemple la faculté d'écrire et soit en même temps dans l'impossibilité de lire ce que sa main vient d'écrire. Normalement, la volonté dirige ce mécanisme : il nous suffit de vouloir pour que la main obéissante traduise graphiquement notre pensée ; mais il peut arriver qu'involontairement, la main trace mécaniquement un mot que nous avons pensé. En voici la preuve :

« La personne sur laquelle je fais l'expérience, dit M. Gley (2), prend une plume ou un crayon ; je lui dis de penser à un nom et que je vais, sans qu'elle me dise rien, bien entendu, écrire ce nom ; alors je lui saisis la main et, tenant celle-ci, et *paraissant* la diriger comme lorsqu'on apprend à écrire à un enfant, en réalité je la laisse aller, car c'est la personne même qui écrit le nom en question sans en avoir conscience. Inversement, on peut tenir soi-même la plume et se faire conduire la main par le sujet en expérience. La pratique toutefois m'a montré qu'on réussit mieux de la première manière. Une précaution utile à prendre consiste à faire fermer les yeux au sujet, ou à le prier de regarder droit devant lui ou en l'air, bref, ailleurs que sur le papier.

« J'ai réussi cette petite expérience sur un grand nombre de personnes d'âges divers et de l'un ou de l'autre sexe, de conditions sociales variées, très bonnes en général. C'est dire qu'il n'y a pas à tenir compte d'un état plus ou moins morbide du système nerveux (hystérie par exemple). Dans la plupart des cas, *les mouvements graphiques sont absolument* inconscients ; dans quelques cas, au bout d'un temps variable, mais toujours très apréciable, le sujet s'aperçoit

(1) Voir les numéros de Novembre, Décembre et Janvier.

(2) Binet, *Les altérations de la personnalité*, page 205.

qu'il exécute des mouvements ; ceux-ci cessent conséquemment d'être inconscients pour devenir involontaires. J'ai toujours réussi jusqu'à présent, et du premier coup avec les personnes qui savent un peu dessiner, à plus forte raison avec des peintres ou avec des sculpteurs. »

Nous voyons dans ce cas une idée agir sur le mécanisme de l'écriture, indépendamment de la conscience. L'idée a-t-elle donc en soi une force motrice ? C'est ce que pense M. Gley.

« Si les choses se passent ainsi, c'est, je crois, parce qu'il entre dans toute représentation mentale des éléments moteurs ; ceux-ci jouent pour la constitution et par suite dans le rappel de l'image, un rôle plus ou moins important suivant les individus. Quest-ce en particulier qu'un nom ? Il y a déjà longtemps que M. Charcot a montré de la façon la plus claire (voyez en particulier le *Progrès médical*, 1883) (1) que le mot est un complexus, constitué par l'association de quatre espèces d'images : auditive, visuelle, motrice d'articulation et motrice graphique.

« Mais chaque groupe d'images n'est pas également important chez tous les individus. On sait très bien que les uns ont plutôt des images auditives, les autres sont plutôt des visuels, suivant l'expression usitée aujourd'hui, les autres des moteurs. Penser à un nom pour les uns, c'est donc surtout, et pour quelques-uns même, c'est exclusivement entendre ce nom (image auditive) ; pour les autres c'est le voir ; pour d'autres encore, c'est le prononcer (image motrice d'articulation) et pour un dernier groupe, c'est l'écrire (image graphique). Que l'on n'oublie pas que pour beaucoup (les *indifférents*, comme les a appelés M. Charcot), les images des trois catégories peuvent être utilisées. »

Ainsi donc, il est bien exact qu'une pensée peut se traduire par l'écriture sans participation volontaire de la part de l'écrivain ; mais n'oublions pas que c'est grâce à une suggestion tactile exercée par l'opérateur qui pose sa main sur celle du scripteur. Sans cela l'expérience ne réussirait pas. J'aurais beau penser au mot homme et fermer les yeux en laissant ma main inerte sur le papier, elle ne se mettra pas d'elle-même en mouvement sans l'adjuvant d'une sugges-

(1) Voir aussi un article de M. Ribot dans la *Revue Philosophique* d'octobre 1879 ; un excellent chapitre de Maudsley : *La physiologie de l'esprit* ; et la première partie du livre de M. Pierre Janet : *L'automatisme psychologique*.

tion étrangère. Il en est de même dans le cas rapporté par M. Gurney : c'est sa volonté agissant sur le sujet qui a stimulé la pensée latente, laquelle s'est traduite par les mouvements de la planchette. Nous allons constater que ce sont des phénomènes semblables qui ont lieu dans les expériences instituées par M. Binet.

Les recherches de M. Binet

Exposons d'abord les faits et les déductions que M. Binet en a tirées, puis nous discuterons ses conclusions, principalement au point de vue de la dualité de conscience.

L'auteur indique d'abord quelles sont les conditions les plus fréquentes où l'on peut observer la coexistence de deux *moi* distincts. Elles sont au nombre de deux.

La première est l'insensibilité hystérique. Si une partie du corps d'une personne est insensible, elle ignore ce qui s'y passe, et d'autre part les centres nerveux en relation avec cette région insensible peuvent continuer à agir, comme cela a lieu dans l'hystérie ; il en résulte que certains actes, souvent simples, mais parfois très compliqués, peuvent s'accomplir dans le corps d'une hystérique et à son insu ; bien plus, ces actes peuvent être de nature psychique et manifester une intelligence qui sera, par suite, distincte de celle du sujet et constituera — dit M. Binet — un deuxième moi, coexistant avec le premier.

Une seconde condition peut amener la division de conscience ; ce n'est pas une altération de la sensibilité, c'est une attitude particulière de l'esprit, la concentration de l'attention sur un point unique ; il résulte de cet état de concentration que l'esprit devient distrait pour le reste, et en quelque sorte insensible, ce qui ouvre la carrière aux actions automatiques ; et ces actions, en se compliquant comme dans le cas précédent, peuvent prendre un caractère psychique et constituer des intelligences parasites vivant côte à côte avec la personnalité normale qui ne les connaît pas.

Voyons donc ces deux conditions de soi-disant division de conscience. (1)

(1) Nous demandons pardon au lecteur de l'aridité de ces descriptions, mais elles sont indispensables pour la clarté de la discussion de l'hypothèse de personnalités multiples, existant chez le même individu.

L'Insensibilité des Hystériques

On trouve chez un grand nombre d'hystériques, étudiées à l'état de veille et en dehors de leurs crises convulsives, un stigmate, appelé jadis : *La griffe du diable* qui est simplement une partie du corps insensible. Le siège et l'étendue de l'insensibilité hystérique sont très-variables ; parfois, elle envahit le corps entier ; plus souvent elle n'occupe qu'une partie du corps, par exemple la moitié gauche, intéressant à des degrés divers la sensibilité générale, le toucher, le sens musculaire et les sens spéciaux de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût. Chez d'autres, l'insensibilité, dont la distribution ne s'explique par aucune particularité anatomique ou physiologique connue, se limite dans une petite région du tronc ou des membres et se présente par exemple sous la forme d'une petite plaque de la peau, qu'on peut piquer, pincer, brûler et exciter de la façon la plus énergique, sans éveiller la moindre sensation de douleur, sans même que le contact soit perçu.

Les signes auxquels on reconnaît l'anesthésie sont variés. Les principaux sont : 1° L'abaissement de température des parties non sensibles ; 2° l'absence d'hémorragie après les piqûres ; 3° La diminution de la force musculaire volontaire, mesurée au dynamomètre; 4° la forme de la contraction musculaire ; 5° l'absence de fatigue, l'allongement du temps de réaction et enfin l'absence de cris de douleur ou de mouvement de surprise lorsqu'on excite brusquement et fortement la région insensible, à l'insu du malade. Aucun de ces phénomènes n'a la valeur d'un signe constant ; mais la présence de quelques-uns est une sérieuse garantie pour l'observateur.

Les sujets de M. Binet ont été choisis parmi ceux qui présentent une insensibilité superficielle et profonde avec perte du sens musculaire. On prend ce sujet dans son état normal, pendant la veille, sans lui faire subir aucune préparation.

Le seul dispositif des expériences consiste à lui cacher la vue de son bras anesthésique en le ramenant derrière son dos ou en faisant usage d'un écran. Les choses étant ainsi disposées, il est facile — au moins dans certains cas — de provoquer, à l'insu du malade, des mouvements intelligents.

Commençons par l'étude des mouvements de répétition, ce sont les plus faciles à produire. Le bras insensible du sujet lui étant caché

par un écran, on fait exécuter à ce bras, avec lenteur ou rapidement, un mouvement régulier, comme un mouvement de va et vient vers la bouche, ou bien on fait tourner l'avant-bras autour du coude, ou on anime un doigt de mouvements alternatifs de flexion et d'extension. Si on abandonne alors brusquement le membre au milieu de sa course, on voit continuer le mouvement pendant un certain temps, qui varie avec les sujets ; chez les uns le mouvement communiqué se prolonge très peu ; le poignet qui vient de fléchir plusieurs fois de suite se relève à peine quand on l'abandonne : le mouvement est si léger et si fugitif qu'à moins d'être averti on ne le remarquerait pas. Au contraire, chez d'autres malades, le mouvement communiqué peut être répété plusieurs fois de suite, et même il arrive que la répétition a lieu plus de cent fois de suite sans interruption.

Dès qu'on met un crayon dans la main insensible, en le glissant entre le pouce et l'index, ces deux doigts se rapprochent pour serrer le crayon, et la main prend l'attitude nécessaire pour écrire. A ce moment, si on demande au sujet ce que l'on fait de sa main, il répond presque toujours : « Je ne sais pas ». Puis l'expérience commence.

On imprime au crayon un mouvement quelconque, par exemple un mouvement circulaire ; la main du malade, pendant cet acte, ne suit pas mollement celle de l'observateur ; on éprouve au contraire une sensation particulière en la tenant ; elle résiste un peu à certaines impulsions, surtout à celles qui déterminent un changement de direction ; mais, quand il s'agit d'un trait à continuer, c'est-à-dire d'une direction donnée à poursuivre, la main devance en quelque sorte le mouvement, comme si elle le devinait. Bref le mouvement qu'on réussit à lui communiquer ne peut pas s'appeler un mouvement passif, car la malade y collabore. S'il fallait user d'une comparaison, on dirait que l'expérimentateur dirige la main du malade comme un cavalier dirige un cheval intelligent.

On n'éprouve d'ailleurs cette sensation toute particulière que lorsqu'on a affaire à une malade qui est apte à répéter toute seule les mouvements graphiques communiqués. Chez les sujets qui ne reproduisent rien, la main reste molle et inerte, une vraie main de mannequin.

Après la communication du mouvement passif, on abandonne la main du malade, en ayant soin de laisser le crayon appuyée sur une feuille blanche. Chez quelques hystériques, la main tombe sur le côté dès qu'on l'abandonne; chez d'autres, elle n'a pas cette flaccidité, elle reste en position, tenant correctement le crayon, comme si elle allait écrire ; mais rien ne vient. On perçoit parfois un fin tremblement dans le poignet et dans les doigts ; parfois aussi le crayon trace sur le papier quelques traits légers, indistincts, et c'est tout.

Mais il en est d'autres chez lesquels le mouvement subconscient est bien plus manifeste. Les doigts continuent à se serrer autour du crayon, et le mouvement graphique qu'on a imprimé est reproduit, soit tout de suite, soit quelques instants après.

Parmi les sujets, les uns ne savent répéter que des mouvements grossiers, comme des boucles ou des hachures; mais une fois que ce mouvement a été reproduit, il se continue très longtemps, presque indéfiniment; je l'ai vu, dit M. Binet, se continuer pendant un quart d'heure. D'autres mains se montrent plus intelligentes, ont plus de mémoire; elles sont capables de reproduire dans les mêmes conditions des signes empruntés au langage écrit, des chiffres, des lettres isolées, des mots composés de plusieurs lettres et même des phrases entières. Parfois la répétition a lieu aussitôt que l'expémentateur cesse de tenir la main sensible; d'autres fois, il s'écoule un temps de repos, puis la main se met en mouvement.

Jusqu'alors, on le voit, la main anesthésique n'a fait preuve que de mémoire ; la répétition a été purement machinale et automatique. Il peut se produire quelque chose de plus, une opération mentale plus complexe, quoique toujours subconsciente, lorsqu'on fait écrire à la main un mot connu dont on altère volontairement l'orthographe. Il est intéressant alors de surveiller le phénomène de répétition. Au moment où la main insensible arrive à la lettre inexacte, elle s'arrête, semble hésiter, puis tantôt elle passe outre, reproduisant l'erreur, tantôt, au contraire, elle la corrige et rétablit le mot avec son orthographe exacte.

La reproduction peut se faire non seulement à l'occasion de mouvements graphiques communiqués, mais par un autre procédé plus détourné, qui fait également intervenir des sensations incons-

cientes. Ainsi, lorsqu'un sujet tient un crayon dans sa main insensible, il suffit souvent de tracer avec une pointe mousse des chiffres, des caractères quelconques sur le dos de la main, pour que bientôt après le crayon reproduise tout cela. Il se produit alors quelque chose de plus qu'une répétition de mouvement : c'est une traduction. Les sensations cutanées sont traduites en leurs équivalents graphiques.

Enfin l'inconscient peut s'affirmer d'une manière encore plus complète par l'écriture automatique spontanée. Nous venons de voir que lorsqu'on fait répéter à la main insensible un mot contenant une faute d'orthographe, elle peut corriger la faute. C'est une première preuve d'initiative. Il y a des malades auxquels il suffit de faire écrire par la main insensible une seule lettre pour qu'un mot entier qui commence par cette lettre soit écrit : On fait tracer la lettre P et le sujet écrit Paris, et ainsi de suite. Parfois, à la suite de ce premier mot, la main en écrit un second sans en avoir conscience ; parfois même c'est une phrase entière qui apparaît ; et j'ai vu, dit M. Binet, « des sujets hystériques auxquels il suffit de mettre un crayon dans la main insensible pour que des pages entières se couvrent d'écriture, sans que le sujet cesse de parler de toute autre chose ; et il paraît n'avoir pas conscience de ce que fait sa main. »

L'explication

Comment interpréter ces faits ? M. Binet voit d'abord une suggestion comme cause originelle : « Toutes les expériences précédentes, dit-il, ont ce trait commun que l'expérimentateur force le sujet, ou une partie du sujet, à répéter un acte qu'il lui indique ; il le force sans exercer sur lui de violence physique ; il agit par action morale, donc par suggestion. » Jusqu'ici nous sommes complètement d'accord avec l'auteur ; il y a incontestablement une suggestion tactile, mais nous différons pour la suite, car M. Binet ajoute : « Erigeons en personnage, pour la commodité de notre exposition, l'inconscient qui répète les mouvements ; nous dirons que l'expérimentateur, en touchant la main et le bras, donne à ce personnage inconscient l'idée de répéter l'acte, et, en définitive, le suggestionne. » (1)

(1) Binet. Ouvrage cité. Page 95.

Si M. Binet se contentait d'ériger l'inconscient en personnage distinct pour la lucidité de la discussion, nous n'aurions rien à redire, mais en réalité il en fait bien positivement une seconde personnalité différente du moi normal, comme cela ressort clairement du paragraphe suivant : (1)

« Les mouvements de répétition, d'adaptation que nous venons de solliciter dans un membre complètement dépourvu de sensibilité consciente, n'auraient pas pu se produire si rien n'avait été perçu ; pour que la main entoure le crayon glissé entre les doigts, pour qu'elle ouvre une boite d'allumettes, serre un dynamographe ou tout simplement répète fidèlement un mouvement de flexion qui a été imprimé à l'un des doigts, il est de toute nécessité que certaines impressions aient été recueillies par ce tégument soi-disant anesthésique ; il y a donc eu une perception bien réelle quoique ignorée du sujet, une perception inconsciente, et l'anesthésie hystérique apparaissant alors comme une suppression de la conscience, pourrait être appelée une *anesthésie par inconscience*.

« Il y a plus : l'hypothèse doit aller plus loin ; pour expliquer la production des actes inconscients, il ne faut pas se contenter de supposer des sensations inconscientes ; isolées, des sensations ne produiraient rien ; or, en analysant les principales observations recueillies, nous avons vu intervenir des phénomènes de mémoire et de raisonnement, de sorte que les mouvements inconscients nous révèlent l'existence d'une intelligence qui est autre que celle du moi du sujet, et qui agit sans son concours, et même à son insu. C'est une conclusion nécessaire, elle s'impose ; de quelque manière qu'on conçoive cette intelligence secondaire, accessoire, parasite en quelque sorte, il est certain que chez certains sujets elle existe et elle agit. »

Est-ce bien là la véritable explication de ce qui se passe dans toutes les expériences ?

Il ne nous paraît pas du tout nécessaire de supposer une intelligence parasite pour comprendre les faits. Il suffit que la conscience normale n'ait aucune mémoire de tout ce qui se produit dans le membre insensible, pour que le sujet ignore ce que sa main écrit.

(1) Binet. Ouvrage cité. Page 117.

Les actes intelligents sont produits par le moi normal du sujet, mais il en perd la mémoire immédiatement, de sorte que de la meilleure foi du monde, il affirme qu'il y est étranger, et ceci est vrai puisqu'il n'a plus aucun souvenir de ce qui vient de se passer.

« On ne saurait croire, dit M. Binet (1), avec quelle facilité l'attention de ces malades se laisse distraire ; dès qu'elles causent avec une autre personne, elles vous oublient et ne savent plus qu'on est dans la chambre ; ces malades ont, comme dit M. Janet, *un rétrécissement du champ de la conscience* ».

Ceci nous semble tout à fait juste ; et ce rétrécissement nous paraît dû à une maladie de la mémoire qui supprime, pour la conscience normale, tous les phénomènes physiques et mentaux se rattachant à la partie anesthésiée, au fur et à mesure qu'ils se produisent. En voici un exemple emprunté à M. Binet (2).

« Il arrive parfois que lorsqu'on vient de piquer la main insensible, derrière l'écran, celle-ci se retire brusquement et le sujet s'écrie : « Vous m'avez fait mal ! » Un observateur non prévenu, qui assisterait à cette expérience pour la première fois, serait en droit de conclure que le sujet n'a pas perdu sa sensibilité ; mais il faut remarquer que le sujet a prononcé ces mots sans conscience ; quand on lui adresse ensuite la parole pour lui demander si la douleur a été très vive, il répond qu'il n'a rien senti, et il soutient même qu'il n'a pas dit un mot ; sans doute son témoignage, pris isolément, semblera suspect ; mais si ce sujet présente en outre une anesthésie régulièrement constatée, et s'il a des mouvements inconscients très développés, nous serons disposés à admettre la sincérité de son affirmation. »

Nous assistons là à cette altération de la mémoire qui donne l'illusion de deux personnalités coexistantes. La douleur est perçue par le moi qui l'accuse immédiatement par un cri ; mais aussitôt le souvenir de cette sensation est oublié, de sorte qu'à la demande de l'expérimentateur si la douleur a été vive, le sujet répond que non seulement il n'a rien senti, mais même qu'il n'a rien dit. Nous verrons que dans beaucoup de cas de suggestions post-hypnotiques, on peut observer

(1) Ouvrage cité, page 129.
(2) Ouvrage cité, page 108.

les mêmes phénomènes. On dit à un sujet de prononcer certaines paroles dix minutes après son réveil, et lorsqu'il exécute l'ordre reçu, on lui demande immédiatement pourquoi il vient de dire ces mots, il répond catégoriquement qu'il n'a rien dit et que certainement on s'est trompé.

Il ne faut nullement mettre en doute la sincérité de son affirmation, et il n'est pas besoin d'attribuer les actes ainsi accomplis ou les paroles ainsi prononcées, à une seconde personnalité imaginaire appelée la subconscience. La personnalité normale suffit à rendre compte de tous les cas, en supposant simplement une maladie de la mémoire qui supprime dans la trame de la vie mentale certaines parties. Ce sont ces trous, ces lacunes causées par la maladie dans la mémoire ordinaire, c'est-à-dire en somme dans une partie essentielle de la conscience, qui donne l'illusion d'une personnalité surnuméraire.

Il ne faut pas oublier que la conscience ne comporte sa plénitude, c'est-à-dire la notion complète de la personnalité et du *moi*, que si le *moi* de la seconde actuelle est relié par la mémoire au *moi* de toutes les secondes qui ont précédé, comme le mot *mot* que nous écrivons ici, n'a d'intérêt que parce qu'il est relié à la phrase, aux pages et aux chapitres qui le précèdent. Chaque mot est l'image d'une sensation, et il est relié par un souvenir plus ou moins vague à tout ce qui a précédé. Le souvenir étant beaucoup plus net pour la phrase que pour la page, et plus net pour la page que pour le chapitre (1).

En tout phénomène psychologique, le facteur *temps* est un élément indispensable. Il n'y a, sans une certaine durée, ni sensation, ni conscience, et c'est la mémoire seule qui peut fixer dans le temps le souvenir d'une excitation nerveuse qui dure un centième de seconde. Les phénomènes de conscience, de sensation ou d'effort, n'ont de valeur psychologique que par le souvenir qu'ils laissent derrière eux. Si rien ne persiste dans le souvenir, quelle que soit la vivacité de la conscience qui a disparu, c'est absolument pour le moi normal, comme si cette conscience fragmentaire n'avait jamais existé.

Ainsi ce qui fait la conscience, ce n'est pas seulement la sensa-

(1) Richet. -- *Essai de psychologie générale*, page 121 et suiv.

tion présente ou l'effort présent, c'est encore le souvenir des efforts passés et des sensations antérieures. Si la connaissance de l'état actuel est précise, si la connaissance des états antérieurs est très nette, alors la conscience sera complète, en pleine possession d'elle-même.

Il y a donc des consciences très parfaites et des consciences très imparfaites, et les degrés de la conscience sont liés bien plus à la puissance de la mémoire qu'à l'intensité de la sensation présente.

Voici un sujet hystérique dont la caractéristique est justement une prodigieuse incapacité de fixer son esprit sur le moment présent. Toutes les sensations sont chez elles très vives, mais de courte durée, et se lient très peu entre elles, il y a, même pour tout ce qui est dans la sphère de la sensation normale, un défaut de liaison entre les états psychiques qui permet de distraire facilement ces malades. Si alors on agit sur eux par suggestion verbale, on en obtient des réponses qui seront totalement oubliées l'instant d'après, et qui paraîtront émaner d'une autre personnalité, de la subconscience qui semble surgir à côté du moi ordinaire et différer de lui.

Nous allons voir cet état curieux bien mis en relief par les recherches de M. P. Janet sur ses sujets.

(A suivre). GABRIEL DELANNE.

Nouveau Recueil d'observations DE CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANCE

Par RICHARD HODGSON, LL. D.

(Suite)

§ 3. Histoire des Communications de Georges Pelham

Nous allons maintenant nous occuper des communications de G. P. (1).

Quelques données préliminaires doivent être établies pour permettre au lecteur de se former un jugement bien net sur les faits qui vont être présentés.

(1) G. P. sont les initiales de Georges Pelham.

G. P. trouva la mort par accident et probablement de façon subite dans une chute à New-York, en Février 1892, à l'âge de trente-deux ans. Il était avocat de profession, mais il s'était surtout voué à la littérature et à la philosophie et avait publié deux livres qui avaient reçu le meilleur accueil des autorités compétentes. Il avait vécu de longues années à Boston ou dans les environs, mais pendant les trois années qui avaient précédé sa mort, il avait vécu à New-York dans un appartement de garçon. Il était affilié à nôtre société (1), et l'intérêt qu'il portait à nos études venait plutôt d'une grande largeur d'idées et d'une grande indépendance de caractère, que d'une tendance à croire aux phénomènes supra-normaux. Il m'était dans un certain sens bien connu, surtout au point de vue intellectuel. Le lien qui nous unissait n'était pas celui d'une vieille et intime amitié, mais plutôt celui d'une profonde sympathie. Nous avions eu ensemble de longs entretiens sur les sujets philosophiques et une très longue discussion, deux ans aux moins si je ne me trompe, avant sa mort, sur la possibilité d'une *vie future*. En s'appuyant sur les données fondamentales d'une théorie philosophique que nous admettions tous deux, il soutenait qu'il était impossible non-seulement de croire à une vie future, mais même de la concevoir. Quant à moi, je soutenais que l'on pouvait au moins la concevoir. A la fin de cette discussion, il admettait qu'on pouvait concevoir une vie future, mais qu'il ne pouvait accepter que l'on y crût et il s'engagea, dans le cas où il décèderait avant moi, et se trouverait *encore vivant*, de faire *tout ce qui lui serait possible* pour me révéler le fait de la persistance de la vie.

Le 7 mars 1888, il avait assisté, avec Mme Piper comme médium, à une des séances de la série organisée par le Comité sur les Phénomènes médiumniques, après entente avec la Société américaine pour les recherches psychiques (V. *Proceedings* S. P. R. Vol. VIII. p. 2). Les noms des assistants de cette série avaient été soigneusement cachés par le Comité, et je puis ajouter que, dans ma conviction, Mme Piper ne savait nullement qu'elle avait déjà vu G. P. La séance à laquelle assista G. P. était présidée par le Révérend Minot G. Savage, membre du Comité, auquel G. P. était absolument étranger.

(1) La Société de Recherches psychiques.

En somme, la conclusion de G. P. fut que le résultat de la séance ne pouvait établir qu'un état hyperesthésique de la part du médium.

J'appris la mort de G. P. un ou deux jours après l'événement et j'assistai à plusieurs séances avec Mme Piper, au cours des quelques semaines qui suivirent, mais aucune allusion ne fut faite à G. P. Le 22 mars 1892, c'est-à-dire de quatre à cinq semaines après la mort de G. P., j'accompagnai à une séance, M. John Hart (le nom est supposé), un de ses amis les plus anciens et les plus intimes (1).

J'appris de M. Hart qu'il avait apporté un certain nombre d'objets pour servir de moyens d'épreuves, mais il ne me dit rien de leur nature, quoique j'aie supposé qu'ils avaient appartenu à G. P. C'est moi qui pris les arrangements pour la séance, et par conséquent le nom de M. Hart ne fut pas prononcé devant Mme Piper. J'abrège les notes que j'ai prises, au moment même, sur la séance, et je change les vrais noms (2).

(1) Je dois faire ici remarquer que vers la fin de 1887, alors que les séances de Mme Piper étaient beaucoup plus irrégulières qu'à présent, j'avais conduit M. Hart chez Mme Piper, avec l'espérance d'obtenir une séance. Mme Piper donnait précisément une séance à une dame, de sorte que notre visite n'eut pas de résultat.

Dans ma conviction, il n'y a pas lieu de tenir compte de cette visite, mais comme Mme Piper, à cette occasion, vit M. Hart pendant quelques minutes, quoique son nom n'ait pas été prononcé, elle sera peut-être considérée comme importante par quelques personnes.

Plus tard, Mme Piper se trouva à New-York avec un de nos membres, M. le Dr Anna Luckens, (qui ne savait pas un mot de G. P), quand survint la mort de celui-ci. Elle vint à New-York, le 8 février 1892 et retourna à Boston, le 20 du même mois, comme je l'appris du Dr Luckens, et pendant tout ce temps elle tint avec ce dernier une série de séances. Mme Piper m'a confirmé ce récit.

(2) Etant donné le caractère très personnel de beaucoup d'incidents auxquels font allusion les communications de G. P., j'ai remplacé dans presque tous les cas les noms véritables par des noms supposés. On a émis l'hypothèse que Mme Piper avait pu être mise en rapport avec les témoins importants qui sont intervenus dans le fait de G, P. Si j'avais pu donner leurs vrais noms, l'absurdité de cette supposition aurait éclaté à tous les yeux, mais quoique les seuls vrais noms donnés complètement parmi les assistants aux séances de G. P. soient ceux des professeurs C. Eliot, Norton et James M. Peirce, de l'Université d'Harward, dont on parle surtout

La séance commença par quelques remarques de Phinuit ([1]) sur l'évocateur. Il donna ensuite des renseignements inexacts sur un cousin qui serait mort quelques années auparavant, d'une maladie du cœur. M. Hart présente un crayon. ([2])

Phinuit : Cousin. Cœur, a travers ceci, quelque chose comme une pneumonie. [Il appuye les mains sur la gorge,l a poitrine et va en descendant] Savez-vous que c'est un frère ? (Il avait l'habitude de m'appeler quelquefois frère). Il est très près de vous.

(Ce n'était pas mon frère, mais nous avions l'habitude de nous donner réciproquement ce nom). [Un de mes oncles, mort d'une maladie de vessie, s'était servi du crayon. G. H.] [Ici Phinuit donne un nom qui ressemble un peu à Howards. Voyez plus loin — R. H.]

(Je ne connais personne de ce nom).

[L'assistant donne un médaillon, en disant : Il a aussi porté ceci] Phinuit [paraissant trouver le médaillon pesant]. Il contient des cheveux. Ces cheveux sont ceux de son père.... George.... et d'une

---

parce qu'ils ont été cités par G. P. dans ses communications et qu'ils lui étaient personnellement connus, j'affirme, au sujet des autres, que je les connais tous personnellement, sauf deux, et la plupart d'une façon intime. Ils appartiennent à la classe la plus cultivée et la plus honorable des Etats-Unis, et il serait aussi absurde de supposer aucune entente entre eux et Mme Piper, que d'admettre que les membres du Conseil de la S. P. R. ont pu se concerter avec elle. Beaucoup sont également connus de M. Myers, qui a bien voulu me donner la constatation suivante :

R. H.

Je connais parfaitement quatorze des principales personnes citées dans les récits de séances ci-dessus, à propos de G. P. Beaucoup d'entre elles sont certainement parmi mes meilleurs amis. Non seulement l'idée d'une entente concertée entre eux et Mme Piper serait absurde, mais je les regarde encore comme totalement incapables, d'après leur caractère et leurs opinions antérieures, de se laisser aller à l'entraînement inconscient, si je puis ainsi dire, d'une prévention favorable.

Frédéric W. Myers.

(1) Phinuit est la personnalité qui parle ordinairement par la bouche du médium endormi.

(2) Dans les récits des séances, les observations faites par les assistants sont entre parenthèses arrondies, les notes explicatives de l'auteur sont entre parenthèses anguleuses.

autre aussi, sa mère. (Oui. Ceci est exact). Les influences sont confuses (j'avais encore un autre objet) [donnant une montre]. Oui. George. Ha... Har... Hart. [Tout ceci exact. Le nom de mon oncle Georges est derrière la montre. Lorsqu'il mourut, mon oncle Albert la portait. Je ne me rappelais pas que le nom fût gravé sur le boîtier intérieur de la montre. G. H.] L. a. l.... lal... Albert... est-ce ainsi que vous prononcez ? Il vous aime beaucoup. Il dit qu'il n'est pas mo t... mort. Il vous verra encore. Il est heureux de vous voir. Il vous aime beaucoup. [Lal était le petit nom familier que mon père donnait souvent à mon oncle Albert. — G. H.].

Qui est-ce James... Jim ? (Oui, je le connais, mais il n'est pas mort). Il y a ici un autre Georges qui désire vous parler. Comment autant de Georges se trouvent-ils ensemble autour de vous ? »

Le reste de la séance, presque jusqu'à la fin, fut occupé par des attestations de G. P., Phinuit servant d'intermédiaire. Le vrai nom de George Pelham fut donné en toutes lettres, ainsi que les noms, prénoms et surnoms de plusieurs de ses plus intimes amis, y compris le nom de l'évocateur.

Il fut en outre fait allusion à des événements tout à fait inconnus de moi et de l'évocateur.

On donna à Phinuit une des paires de boutons apportées par G. H... (qui est-ce qui me les a donnés?). Ils sont de moi. Je vous les ai donnés. Je vous les ai apportés (Quand ?) Avant de venir ici. Ils viennent de moi. Ma mère vous a donné ceci. (Non) soit : alors c'est mon père, ma mère et mon père ensemble. Vous les avez portés après mon décès. Ma mère les prit. Elle les donna à mon père, et mon père vous les donna. Je désire que vous les gardiez. Je veux vous les voir. » M. Hart fait cette remarque : « Les boutons me furent donnés par M. Pelham en souvenir de son fils. A cette époque je savais qu'on les avait pris sur le corps de G. P. et lorsque j'appris que la belle-mère les avait pris sur le corps et avait proposé de me les donner, j'écrivis pour demander que l'on me donnât quelque petit souvenir de lui ».

James et Marie, [M. et Mme] Hovard, furent mentionnés avec des détails très strictement personnels, et en même temps que le nom de Mme Howard vint celui de Katherine. « Dites-lui, et elle reconnaîtra : *Je veux résoudre les problèmes, Katherine* ».

M. Hart fait cette remarque : « A ce moment ces mots n'avaient pour moi aucune importance; je savais cependant que Katherine, la fille de Jim Howard, était connue de Georges, qui fréquentait beaucoup les Howard. Le jour qui suivit cette séance, j'en fis le récit détaillé à M. Howard. Ces mots : « Je veux résoudre les problèmes, Katherine », le frappèrent plus que toute autre chose, et à la fin de mon récit, il me raconta que Georges, la dernière fois qu'il le vit, avait beaucoup causé avec Katherine, jeune fille de quinze ans, sur divers sujets, tels que le Temps, l'Espace, Dieu, l'Eternité, et lui avait fait remarquer combien les solutions généralement acceptées étaient peu satisfaisantes. Il ajouta qu'un jour il résoudrait ces problèmes et le lui ferait savoir, en se servant presque des mêmes mots que dans la communication de cette séance ». M. Hart ajouta qu'il ignorait complètement ces circonstances. Je ne les connaissais pas davantage, et n'avais à cette époque aucune relation avec la famille Howard. En réalité, toutes les constatations faites dans cette séance, pendant laquelle je me chargeai de prendre toutes les notes, avaient trait à des questions qui m'étaient absolument étrangères.

Le nom de Mérédith, ami intime de M. Hart et de G. P..., fut prononcé : « Donnez un livre à Mérédith. Dites-lui de le garder en souvenir de moi. Allez dans la chambre où est mon bureau ». En réponse à la question qui lui fut posée, (avril 1892), Mérédith raconta que la dernière fois qu'il avait vu Pelham, ce fut dans la chambre de celui-ci, plusieurs mois avant sa mort. Ils avaient passé ensemble la plus grande partie de la journée, et Pelham l'avait pressé de prendre quelques-uns de ses manuscrits et de ses livres. Ainsi la mention de Mérédith semble être parfaitement correcte. Mais Mérédith ne put se rappeler d'une façon précise qu'il eût pris aucun livre ou manuscrit.

Ce ne fut que vers la fin de la séance que les remarques faites par G. P..., devinrent confuses ou sans significations spéciales : Donnez-moi de la poudre. Ma langue est humide », qui n'avaient aucun sens pour l'assistant, (mais que les Howard considérèrent comme faisant allusion à une époque où G. P..., était malade chez eux). ainsi que les allusions faites à un mouchoir et à l'oncle Will. Il avait laissé ses papiers, ses lettres, etc., en désordre.

« John, si c'est vous, parlez-moi. Dites à Jim que je désire le voir. Il peut hardiment me croire ; qu'il croie que je suis ici. Je désire qu'il sache où je suis... Oh ! excellent camarade. Tout était ténèbres ; maintenant la lumière se fait. Où est l'oncle Will ? J'ai rencontré l'oncle Willie, William. (Je ne sais ce que vous voulez dire). Appelez la mère. Elle le saura. [G. P..., n'avait pas un oncle William décédé]. Il avait seulement un grand-oncle, du côté maternel, qui était décédé et qui se trouvait ainsi l'oncle de sa mère défunte et de sa belle-mère encore vivante, lesquelles étaient sœurs].

Allez dans ma chambre, (quelle chambre ?) Dans ma chambre, où j'écris. J'irai. Parlez-moi, John. (Quelle chambre ?) Mon cabinet de travail. (Vous venez à l'instant de parler d'un bureau), j'ai laissé tout pêle-mêle. Je vous prie d'y aller et de mettre tout en ordre à ma place. Une liste de noms. Une liste de lettres. J'ai tout laissé en désordre. Vous y répondrez pour moi. Je voudrais me souvenir plus exactement, mais je suis troublé. CLUB. Allez au Club. Il y a deux choses à redresser au Club. (Quel Club ?) Son mouc.... (Mouchoir). Mouchoir. (Que veut-il avec son mouchoir ?) Il l'a laissé au Club. (Quel Club ?) OUR... ne l'avez-vous pas trouvé ? (Oui. Non. Vous ne m'avez pas dit à quel Club). Je vous y ai vu. Ne vous le rappelez-vous pas, John ? [La dernière fois que je vis G. ce fut au Club des Joueurs, à New-York. — G. H.]

Qu'est-ce que Rogets ? [Phinuit s'efforce d'épeler le nom véritable]. (Epelez-le de nouveau). [La première fois Phinuit oublia une lettre, puis il l'épela correctement]. Rogers. (Que voulez-vous que fasse Rogers ?) Je désire que vous disiez à Rogers de prendre mon mouchoir. Je l'ai laissé. Il le trouvera. Rogers a un de mes livres. (Que doit-il en faire ?)

[M. Hart et G. P..., connaissaient tous deux Rogers, qui à cette époque avait en sa possession un certain ouvrage manuscrit de G. P... Le livre fut trouvé après la mort de G. P..., et confié à Rogers pour être édité. Pendant sa vie G. P... avait promis qu'à sa mort il donnerait à ce livre une destination spéciale. Il accomplissait en ce moment, au sujet de ce livre, l'acte qu'il s'était proposé pendant sa vie. Dans les instructions suivantes que je ne puis citer, à cause de leur nature privée, il y revint à plusieurs reprises et avec insistance. Si on avait agi comme G. P..., le demandait, on eût

évité par la suite beaucoup de trouble et de chagrin. Ni M. Hart, ni Rogers ne purent rien savoir à propos du mouchoir].

Pendant la dernière partie de la séance et sans aucun lien entre les remarques précédentes ou immédiatement subséquentes, qui venaient très certainement de G. P..., survinrent ces mots : « Qui est James ? Will... William [il faut se rappeler que c'était Phinuit qui parlait par la bouche du médium.] Ces mots furent nettement expliqués à la fin de la séance par les observations de Phinuit.

Phinuit : « Qui est Alice ? (Que voulez-vous que je lui dise ?) [à R. H.] Alice à l'état d'esprit. Alice à l'état d'esprit dit que tout est passé maintenant, et dit à Alice incarnée que tout est bien. Dites à Will que je lui expliquerai ces choses plus tard. Il [George] appelle de nouveau Alice incarnée. Il désire qu'elle me connaisse ainsi que Katherine..... Parlez-lui. Il ne veut pas quitter avant que vous lui ayez dit adieu. [La main écrivit alors : « Georges Pelham. Bon jour (?) John.]

[Les allusions de Phinuit parurent dès lors très précises au professeur William James, et les trois Alice furent nettement distinguées. On eût dit que la mention par Phinuit des deux autres Alice avait réveillé chez G. P. le souvenir de celle qu'il avait bien connue. Alice James, la sœur du professeur James, était morte récemment en Angleterre. Le prénom de Mme James était également Alice. Alice, la sœur de Katherine, était la plus jeune fille de M. Howard et était fort aimée de G. P.]

Comme je l'ai déjà dit, les citations d'un caractère très personnel faites pendant cette séance ne peuvent être rapportées. Elles furent considérées par J. H. comme caractérisant absolument Pelham, et dans les moindres détails, où les notes que j'avais prises me semblaient particulièrement insignifiantes, tels que les paroles de remerciement et les remarques faites, en passant, sur l'évocateur ; les termes dans lesquels il faisait allusion à sa mère désincarnée, à son père et à sa belle-mère encore vivante, ont profondément impressionné cet assistant par le cachet de vraisemblance qu'ils imprimaient à la personnalité de Pelham.

Il se trouva que des engagements furent pris avec d'autres évocateurs et que près de trois semaines se passèrent avant qu'une

bonne occasion se présentât de rentrer en communication avec G. P. dans des séances où M. et Mme James Howard seraient seuls présents. Dans l'intervalle, j'accompagnai diverses autres personnes pendant les séances et chaque fois Phinuit représentait G. P. comme désirant ardemment voir ses amis, faisant des observations telles que celles-ci : « Georges demande quand vous amènerez Jim ? » ou bien : « Georges dit qu'il veut causer avec vous sur la philosophie de la vie. » Un seul de ces évocateurs, M. Vance, était connu de Georges et au début de la séance, le 30 mars 1892, G. P. écrivit quelques mots à mon adresse, m'exprimant le désir de voir son père, M. P. pour l'entretenir de quelques questions particulières. Alors Phinuit parla en son nom et dit : « Je désire vous dire où je suis, ce que je fais et en quoi consiste cette vie. » Il fit alors allusion à deux autres amis de G. P. qu'il avait déjà mentionnés dans une séance de John Hart et, pour la première fois, il fit attention à l'évocateur présent. « Comment va votre fils ? Je désire le voir un jour. » « Où a-t-il connu mon fils ? » — « Pendant mes classes — Au collège. » C'était exact. M. Vance avait un fils qui avait été camarade de classe de G. P. M. Vance demanda alors : « Où Georges a-t-il séjourné avec nous ? » et reçut une réponse exacte, avec description du pays où il avait son domicile.

Le 11 avril 1892, à la première séance de la famille Howard que j'avais ménagée moi-même, sans donner aucun nom, Phinuit dit fort peu de choses. Après les quelques paroles du début il laissa ce qu'il prétendait être G. P. prendre possession des organes de la voix et pendant presque tout le reste de la durée de la trance on constata que G. P. se servait directement de la voix. Les questions traitées étaient caractéristiques et de la nature le plus intimement personnelle. Les amis communs furent cités par leurs noms, les questions faites sur des sujets privés et les Howard, qui n'étaient nullement disposés à prendre intérêt aux recherches psychiques, et n'avaient été conduits que par les récits de M. Hart à assister à une séance chez Mme Piper, éprouvèrent l'intime conviction qu'ils avaient en réalité causé avec la personne de l'ami qu'ils avaient connu pendant tant d'années. Les passages suivants sont extraits des notes prises par M. Howard pendant la séance et peuvent, jusqu'à un certain point, donner une idée de la netteté avec laquelle la conversation

était tenue. Toutes les allusions aux diverses personnes furent trouvées exactes.

G. P. : Jim, est-ce vous ? Parlez-moi vite. Je ne suis pas mort. Ne croyez pas que je sois mort. Je suis vraiment heureux de vous voir ? Ne pouvez-vous me voir ? Pouvez-vous m'entendre ? Faites mes amitiés à mon père et dites-lui que je désire le voir. Je suis heureux ici et surtout depuis que je me suis aperçu que je puis communiquer avec vous. J'ai pitié de ceux qui ne peuvent parler.... Je désire que vous sachiez que je pense encore à vous. J'ai parlé à John de quelques lettres. J'ai laissé tout, livres et papiers, dans un terrible désordre. Vous me le pardonnerez, n'est-ce pas ?..

(Que faites-vous, Georges, et où êtes-vous ?)

Je suis encore à peine capable de faire quoi que ce soit. Je m'éveille à peine à la réalité de la vie après la mort. J'étais comme dans les ténèbres, je ne pouvais rien distinguer d'abord. Maintenant les jours les plus sombres sont passés, vous pouvez en être certain, Jim. Tout était confus, embrouillé. Bientôt je pourrai m'occuper. Actuellement je puis vous voir, mes amis. Je puis vous entendre parler, Jim, distinguer votre voix avec votre accent et votre prononciation, mais elle sonne encore comme une grosse caisse. La mienne doit vous arriver comme un très faible soupir.

(Alors notre conversation est en quelque sorte comme téléphonée ?)

Oui — (par un téléphone d'une longue distance) [G. P. Rit.] (N'êtes-vous pas étonné de vous trouver vivant ?) Oui, parfaitement. J'en suis grandement surpris. Je ne croyais pas à une vie future. Cela dépassait les limites de ma raison. Maintenant, c'est pour moi clair comme la lumière du jour. Nous avons un fac-simile astral de notre corps physique..... Dites-moi, Jim, ce que vous écrivez actuellement.

[Il est probable que, pendant sa vie, G. P. aurait tourné en dérision cette application du mot *Astral*. R. H.].

(Rien de bien important.) Pourquoi n'écririez-vous pas sur ces phénomènes ? (Je voudrais le faire, mais l'exposé de mon opinion n'aurait aucun poids. Il faudrait avoir des faits). Je vous en donnerai, ainsi qu'à Hodgson, s'il continue à s'intéresser à ces sujets. (Les hommes connaîtront-ils la possibilité de ces communications ?) Ils

n'en douteront plus à la fin. C'est simplement une question de temps pour que ceux qui sont encore incarnés connaissent tout cela, et chacun pourra communiquer..... Je désire que tous mes camarades soient renseignés sur mon compte..... sur quoi Rogers écrit-il ? (Il écrit une nouvelle).

Non, ce n'est pas cela. N'écrit-il pas actuellement quelque chose sur moi ? (Oui, il prépare une note en commémoration de vous). C'est bien aimable. Il est agréable de savoir qu'on se souvient de vous. C'est vraiment bien de sa part. Il a toujours été bon pour moi, lorsque j'étais vivant. Martha Rogers [sa fille décédée] est ici. J'ai causé plusieurs fois avec elle. Elle se rappelle trop sa dernière maladie, pendant laquelle on l'alimentait au moyen d'un tube. Nous lui disons qu'il faut tout oublier et elle fait son possible pour cela ; mais elle a été si longtemps malade ! C'était une aimable petite créature quand vous la connaissiez ; mais elle n'était pas facile à connaître. C'est une charmante petite âme. Elle adresse toutes ses amitiés à son père.....

Comment va Berwick ? Faites-lui mes amitiés. C'est un bon compagnon ; il est ce que j'ai toujours cru pendant la vie, sincère et honorable. Comment va Oremberg ? Il a quelques-unes de mes lettres. Faites-lui mes plus vives amitiés. Il m'a toujours beaucoup aimé, quoique ce fût lui qui me connaissait le moins parmi tous mes amis.

(A suivre). Dr AUDAIS.

Analyse du livre : La Fin du Monde

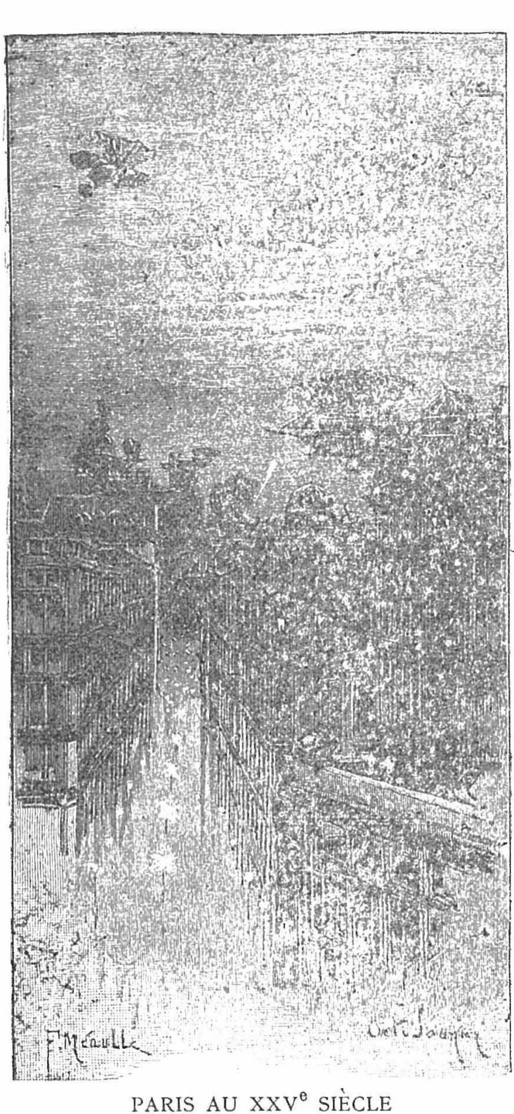
par

CAMILLE FLAMMARION

Depuis un siècle, les gigantesques progrès des sciences naturelles nous ont permis d'aborder des problèmes qui semblaient insolubles pour nos pères. L'astronomie, aidée de l'analyse spectrale, nous a montré dans les nébuleuses qui parsèment l'infini, les berceaux des univers futurs. Nous avons pu les étudier dans leurs développements successifs et en les comparant, suivre les phases qui con-

duisent la matière depuis l'état primitif jusqu'à celui où elle est agglomérée en soleils et en planètes. La géologie et la paléontologie ont indiqué comment les espèces vivantes s'étaient progressivement diversifiées pour aboutir, dans le monde végétal et animal, aux formes si dissemblables que nous voyons autour de nous. Mais là ne s'est pas bornée l'enquête. Les grandes lois perpétuellement en action autour de nous, agissant sans relâche, amènent des changements séculaires, et peut-être pouvons-nous aujourd'hui étudier avec fruit l'avenir, en le déduisant du passé.

Gravure extraite d *La Fin du Monde.*



PARIS AU XXV[e] SIÈCLE

C'est ce que M. Camille Flammarion a entrepris de faire avec son art consommé et sa science profonde. Au moyen d'une fiction ingénieuse, il suppose qu'au XXV[e] siècle, une comète gigantesque doit se rencontrer obliquement avec la terre, et il étudie les éventualités nombreuses qui pourraient se produire. La terre serait-elle brûlée par la chaleur énorme que développerait ce choc colossal ? L'atmosphère serait-elle empoisonnée par les émanations délétères résultant de la combustion de l'oxygène, ou par l'apport des gaz provenant de la comète ? Tous ces points sont examinés avec les connaissances scientifiques les plus récentes et sous cette forme attrayante qui les rend compréhensibles pour tous. Mais l'auteur ne croit pas à un tel dénouement, car il a confiance dans l'har-

monie des lois naturelles, qui emploient d'autres procédés que les catastrophes, pour amener la fin des mondes. Comment celle du nôtre pourra-t-elle donc se produire ?

Il est certain que toute vie ici-bas est dépendante du soleil. Si l'astre central venait à s'éteindre, il entraînerait immédiatement la disparition de la vie sur toutes les planètes qui gravitent autour de lui. Mais sa masse gigantesque, par rapport à la terre, lui assure une longévité qui surpasse de beaucoup celle de notre globe sublunaire, de sorte que ce n'est pas cette extinction qui sera la cause de la mort de la terre, celle-ci aura lieu probablement bien avant. Mais comment ?

Ici, plusieurs possibilités peuvent se réaliser. Les uns ont supposé que petit à petit les continents disparaîtraient sous les actions incessantes de la pluie, de la gelée, de la neige, des vents, qui désagrègent les roches les plus dures et entraînent par les ruisseaux, les torrents, les rivières, les fleuves, ces détritus jusqu'à l'Océan. Les Alpes et les Pyrénées ont déjà perdu la moitié de leur hauteur par suite de l'action continue de ces éléments. Les vagues de l'Océan battent furieusement et sans relâche les rivages des continents et aident à ce nivellement général qui conduira à l'aplatissement complet de la terre ferme. L'eau possède d'ailleurs un pouvoir dissolvant qui est loin d'être négligeable ; de sorte que d'ici quelques millions d'années, l'Océan aura de nouveau envahi la surface entière du globe, amenant la fin de la vie terrestre par les mêmes phénomènes qui lui ont donné naissance.

Mais on peut soutenir, avec d'aussi bonnes raisons, que la fin du monde se produira dans des conditions tout opposées. Si l'on compare les bassins des fleuves pendant les périodes géologiques avec ce qu'ils sont aujourd'hui, il est incontestable que la quantité d'eau a diminué, et ceci dans tous les pays. Où est-elle passée ? Elle a pénétré dans la terre et ne retourne plus à la mer ; elle forme l'eau des carrières. Avec la diminution de la chaleur centrale, la profondeur à laquelle cette eau s'enfonce augmente sans cesse, c'est donc vers un dessèchement complet que nous marchons, lorsque ces actions auront eu lieu pendant plusieurs millions d'années.

Nivellement général et disparition de l'eau : tels sont les deux phénomènes généraux qu'il faut prévoir ; ils seront accompagnés d'un froid qui ira en augmentant sans cesse par suite de la disparition de la vapeur d'eau atmosphérique, laquelle forme aujourd'hui un écran protecteur de l'action la plus efficace. Il va sans dire que ces phénomènes emploieront des périodes de temps énormes avant

Gravure extraite de *La Fin du Monde*.



LES TORRENTS DÉSAGRÈGENT LES MONTAGNES

de devenir sensibles, et que c'est par millions d'années qu'il faut compter ; mais enfin le moment arrivera certainement où la terre sera inhabitable ainsi que les planètes, un jour aussi le soleil s'éteindra, et notre système roulera dans la nuit éternelle comme un immense cercueil contenant les restes des innombrables générations qui auront évolué à sa surface.

Sera-ce donc la mort générale ? Ici nous cédons la plume à l'élo-

quent auteur qui dépeint si bien l'infini et l'éternité. A la lumière de sa pensée, nous comprenons mieux la splendeur formidable du mot : Immortalité, et devant sa logique s'évanouissent les sophismes misérables du néantisme aux abois.

*
* *

La science mathématique nous dit que : « Le système solaire ne paraît plus posséder actuellement que la quatre cent cinquante-quatrième partie de l'énergie transformable qu'il avait lorsqu'il était à l'état de nébuleuse. Bien que ce résidu constitue encore un approvisionnement dont l'énormité confond notre imagination, il sera un jour dépensé aussi. Plus tard, la transformation sera accomplie pour l'univers entier, et il finira par s'établir un équilibre général de température comme de pression.

L'énergie ne sera plus alors susceptible de transformation. Ce sera non pas l'immobilité absolue, puisque la même somme d'énergie existera toujours sous forme de mouvements atomiques, mais l'absence de tout mouvement sensible, de toute différence et de toute tendance, c'est-à-dire la mort définitive.

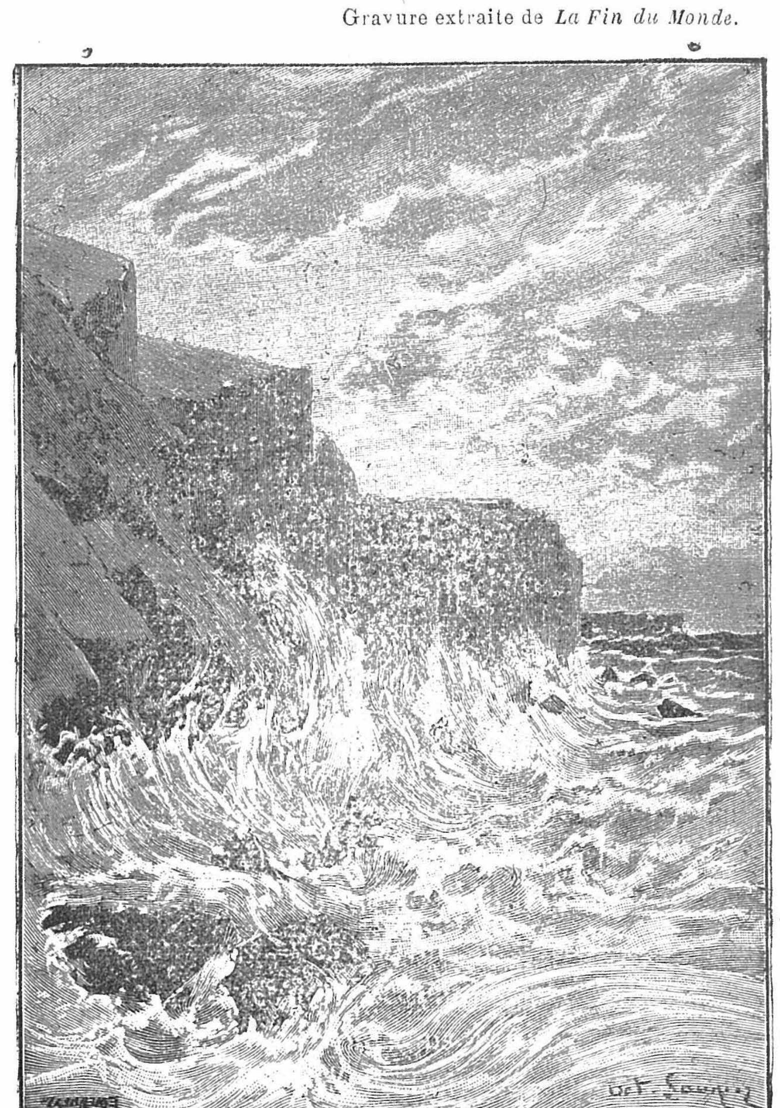
Voilà ce que dit notre science mathématique actuelle.

L'observation établit, en effet, que d'une part la quantité de matière reste constante, que d'autre part la quantité de force ou d'énergie reste aussi constante, à travers toutes les transformations des corps et des positions, mais que l'univers tend à un état d'équilibre, à l'état de la chaleur uniformément répartie. La chaleur du soleil et de tous les astres paraît due à la transformation des mouvements initiaux, au choc des molécules, et la chaleur actuelle provenant de cette transformation de mouvement, rayonne constamment dans l'espace, ce qui durera jusqu'à ce que tous les êtres soient refroidis à la température de l'espace même. Si nous considérons nos sciences actuelles, la mécanique, la physique et les mathématiques, comme valables, et si nous admettons la permanence des lois qui régissent aujourd'hui la nature et notre raisonnement humain, tel est le sort réservé à l'univers.

Loin d'être éternelle, la terre où nous vivons a commencé. Dans l'éternité, cent millions d'années, un milliard d'années ou de siècles sont comme un jour : il y a l'éternité avant et l'éternité après, et la longueur apparente de la durée s'évanouit pour se

réduire à un point. L'étude scientifique de la nature et la connaissance de ses lois nous ramènent donc à la question autrefois posée par les théologiens, qu'ils s'appellent Zoroastre, Platon, saint Augustin, ou saint Thomas d'Aquin, ou que ce soit un naïf séminariste tonsuré de la veille : « Qu'est-ce que Dieu faisait avant la

Gravure extraite de *La Fin du Monde.*



DÉGRADATIONS PRODUITES PAR LA MER

création du monde et que fera-t-il après sa fin ? » Ou sous une forme moins anthropomorphique, puisque Dieu est inconnaissable : « Quel était l'état de l'univers antérieurement à l'ordre actuel des choses et que sera-t-il après ? »

La question est la même, soit que l'on admette un Dieu per-

sonnel, raisonnant et agissant dans un certain but, soit que l'on n'admette l'existence d'aucun esprit dans la nature, mais seulement des atômes indestructibles et des forces représentant une quantité d'énergie invariable et non moins indestructible. Dans le premier cas, pourquoi Dieu, puissance éternelle et non créée, serait-il resté d'abord inactif, ou étant resté inactif, satisfait de son immensité absolue et que rien ne peut accroître, pourquoi aurait-il changé cet état, et aurait-il créé la matière et les forces ? Le théologien peut répondre : « Parce que cela lui a fait plaisir. » Mais le philosophe n'est pas satisfait de cette variation dans l'idée divine. Dans la seconde conception du monde, puisque l'origine de l'ordre actuel des choses ne remonte qu'à une certaine date et qu'il n'y a pas d'effet sans cause, nous avons le droit de demander quel était l'état antérieur à la transformation de l'univers actuel. Il n'est pas contestable, certainement, que, quoique l'énergie soit indestructible, il y a une tendance universelle à sa dissipation, qui doit amener un état de repos universel et de mort, et le raisonnement mathématique est impeccable.

Cependant nous ne l'admettons pas. Pourquoi ?

Parce que l'Univers n'est pas une quantité finie.

* * *

Il est impossible de concevoir une limite à l'étendue de la matière. Nous avons devant nous, à travers un espace sans fin, la source intarissable de la transformation de l'énergie potentielle en mouvement sensible, et de là en chaleur et en autres forces, et non pas un simple mécanisme fini marchant comme une horloge et s'arrêtant pour toujours.

L'avenir de l'univers, c'est son passé. Si l'univers devait un jour avoir une fin, il y a longtemps qu'elle serait arrivée, et nous ne serions pas ici pour étudier ce problème.

C'est parce que nos conceptions sont finies que nous voyons aux choses un commencement et une fin. Nous ne concevons pas qu'une série absolument sans fin de transformations puisse exister dans l'avenir ou dans le passé, ni que des séries également sans fin de combinaisons matérielles puissent se succéder de planètes en soleils, de soleils en systèmes de soleils, de ceux-ci en voies lactées, en univers stellaires, etc., etc. Le spectacle actuel du ciel est

pourtant là pour nous montrer l'infini. Nous ne comprenons pas davantage l'infinité de l'espace ni l'infinité du temps, et pourtant nous concevons encore moins une limite quelconque à l'espace ou au temps, car notre pensée saute au-delà de cette limite et continue de voir. On marchait toujours dans une direction quelconque de l'espace sans en trouver la fin, et toujours aussi on peut imaginer un ordre de succession dans les choses futures.

Absolument parlant, ce n'est ni l'espace ni le temps que nous devons dire, sans doute, mais l'infini et l'éternité, dans le sein desquels toute nature, quelque longue qu'elle soit, n'est plus qu'un point. Nous ne concevons pas, nous ne comprenons pas l'infini, dans l'espace ou dans la durée, parce que nous en sommes incapables, mais cette incapacité ne prouve rien contre l'absolu. Tout en avouant que nous ne comprenons pas, nous sentons que l'infini nous environne et qu'un espace limité par un mur, par une barrière quelconque, est une idée absurde en soi, de même qu'à un moment quelconque de l'éternité, nous ne pouvons pas ne pas admettre la possibilité de l'existence d'un système de monde dont les mouvements mesureraient le temps sans le créer. Est-ce que nos horloges créent le temps ? Non. Elles ne font que le mesurer. Nos mesures de temps et d'espace s'évanouissent devant l'absolu. Mais l'absolu demeure.

Nous vivons dans l'infini sans nous en douter. La main qui tient cette plume est composée d'éléments éternels et indestructibles, et les atômes qui la constituent existaient déjà dans la nébuleuse solaire dont notre planète est sortie, et au-delà des siècles ils existeront toujours. Vos poitrines respirent, vos cerveaux pensent, avec des matériaux et des forces qui agissaient déjà il y a des millions d'années, et qui agiront sans fin. Et le petit globule que nous habitons est au fond de l'infini, — non point au centre d'un univers borné, — au fond de l'infini, aussi bien que l'étoile la plus lointaine que le télescope puisse découvrir. La meilleure définition de l'univers qui ait été donnée est encore celle que Pascal a répétée et à laquelle il n'y avait et il n'y a rien à ajouter : une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

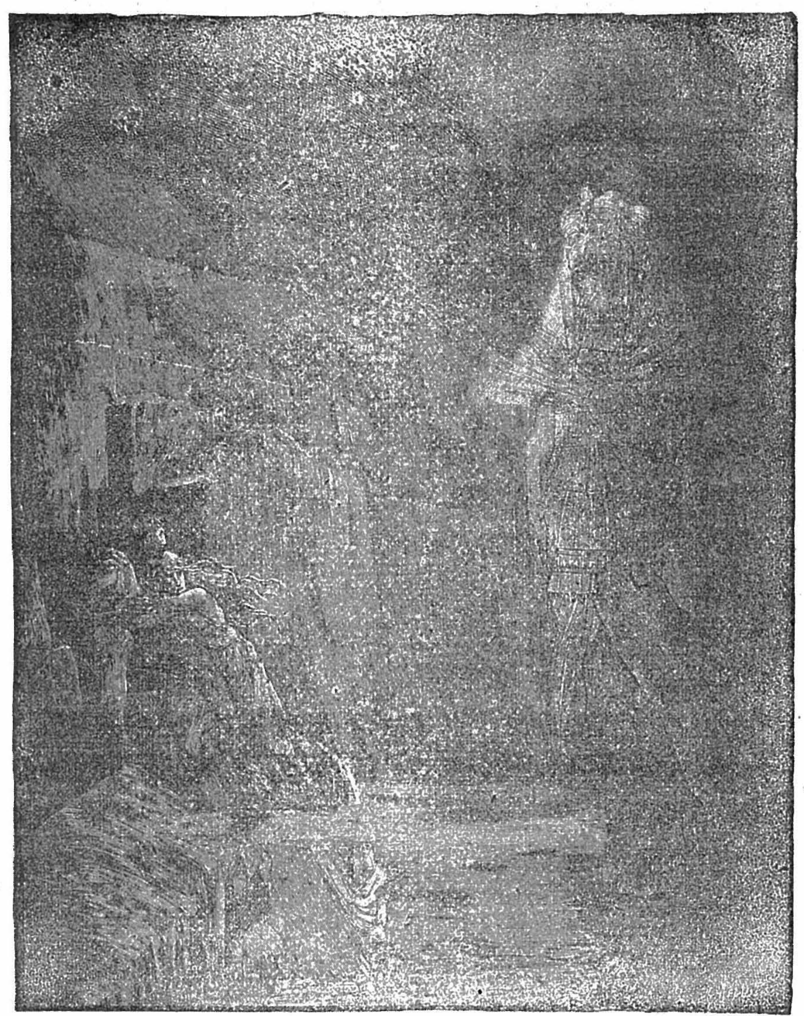
C'est cet infini qui assure l'éternité de l'univers.

Etoile après étoile, système après système, myriades après myria-

des, milliards après milliards, univers après univers, se succèdent sans fin dans tous les sens. Nous n'habitons pas un centre qui n'existe point, et aussi bien que l'étoile la plus lointaine dont nous venons de parler, la terre gît au fond de l'infini.

Sans fin dans l'espace. Volons par la pensée dans une direction quelconque du ciel avec une vitesse quelconque, pendant des mois,


Gravure extraite de *La Fin du Monde*.



APPARITION DE L'OMBRE DE KHÉOPS DANS UNE PYRAMIDE

des années, des siècles, toujours, toujours ! Jamais nous ne serons arrêtés par une limite, jamais nous n'approcherons d'une frontière : Toujours nous resterons au vestibule de l'infini ouvert devant nous...

Sans fin dans le temps. Vivons par la pensée au-delà des âges futurs, ajoutons des siècles aux siècles, les périodes séculaires aux périodes séculaires, jamais nous n'atteindrons la fin. Toujours nous resterons au vestibule de l'éternité ouverte devant nous.

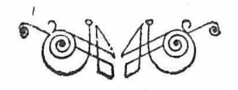
Dans notre petite sphère d'observation terrestre, nous constatons que, à travers tous les changements d'aspects, de matière et de mouvement, la même quantité de matière et de mouvement demeure sous d'autres formes. Matière et force se transforment, mais la même quantité de masse et de substance subsiste. Les êtres vivants nous donnent cet exemple perpétuel : Ils naissent, grandissent en s'agrégant des substances puisées dans le monde extérieur et, lorsqu'ils meurent, se désagrègent et rendent à la nature tous les éléments dont leur corps avait été formé. Une loi permanente reconstitue perpétuellement d'autres corps avec ces mêmes éléments. Tout astre est comparable à un être organisé, même au point de vue de sa chaleur intérieure. Un corps reste vivant tant que les diverses énergies de ses organes fonctionnent par suite des mouvements de la respiration et de la circulation. Lorsque l'équilibre et le repos arrivent, la mort en est la conséquence ; mais, après la mort, toutes les substances dont le corps a été formé vont reconstituer d'autres êtres.

La dissolution est le prélude d'un renouvellement et de la formation d'être nouveaux. L'analogie nous porte à croire qu'il en est de même dans le système cosmique. Rien ne peut être détruit. *Ce qui subsiste, invariable en quantité, mais toujours changeant de forme sous les apparences sensibles que l'univers nous présente, c'est une puissance incommensurable que nous sommes obligés de reconnaître comme sans limite dans l'espace et sans commencement ni fin dans le temps.*

Voilà pourquoi il y aura toujours des soleils et des mondes, qui ne seront ni nos soleils ni nos mondes actuels, qui seront *autres*, mais qui toujours se succèderont durant l'interminable éternité.

Et cet univers visible ne doit représenter pour notre esprit que les *apparences* variables et changeantes de la RÉALITÉ absolue et éternelle constituée par l'Univers invisible.

F. D'OYRIÈRES.



Phénomènes psychiques

OBSERVÉS AU VILLAGE DE D...

PAR

CH. BROQUET et LE Dr DUSART
étudiant en médecine. *ancien interne des hôpitaux de Paris.*

(SUITE)

L'ordre est exécuté.

Ch. B. « Quel est le médium ? »

« Maria V. »

Maria : « Jamais de la vie ! » Elle prend néanmoins un crayon, une feuille de papier, sur laquelle elle pose la main. Celle-ci part brusquement, trace, malgré la résistance du médium, quelques traits d'un mouvement saccadé, et on reçoit ainsi une première communication d'une dizaine de lignes, suivie de deux autres, à la grande stupéfaction de tous les assistants et surtout de Maria.

L'une des communications s'adressait à B. Dazin, qui n'y ajoutait aucune foi et disait obstinément dans son entêtement irréfléchi : « Tout cela, ce sont des tours de physique ! » et se moquait tout haut de la prétendue crédulité des assistants.

Tout-à-coup on le voit pâlir, se lever, tourner sur lui-même et, comme poussé par un ressort, se diriger hâtivement vers la porte, qui s'ouvre, sans que personne se trouve dans le voisinage, et se referme de même, dès que B. Dazin est passé. Celui-ci traverse la salle d'estaminet, sans répondre aux questions des consommateurs et sort.

Pendant ce temps, les esprits déclarent que l'on vient d'assister à une exécution, par eux, d'un railleur et que le même sort attend ceux qui se permettraient une semblable tenue. La suite a confirmé le sérieux de la menace, car d'autres exécutions se produisirent dans les mêmes conditions, comme nous le verrons plus loin.

Cependant, deux heures plus tard, on retrouvait B. D... couché tout habillé sur un lit et dormant profondément. On l'éveille, il se lève tout ahuri, et demande avec colère où il est et qui lui a joué ce mauvais tour. Il ne se rappelle rien depuis les derniers mots prononcés par lui à la table. Aujourd'hui encore cet esprit borné se demande qui a pu se moquer ainsi de lui.

On comprend qu'à partir de ce moment, personne de ceux qui avaient assisté à la scène n'eut l'envie de plaisanter les esprits.

Cette expulsion accomplie, les esprits recommandent de continuer la séance. Aussitôt la lampe suspendue au-dessus de la table s'éteint d'elle-même et l'on entend le crayon, tenu par Maria, grincer sur le papier. On rallume la lampe et on lit ces mots écrits dans l'obscurité : « J'oubliais de vous remercier de cette belle soirée. » La séance est ensuite levée.

C'est le lendemain que la vie de Maria entra dans sa nouvelle phase.

On a vu plus haut que l'éloignement de Ch. Broquet provoquait le retour des crises chez Maria. Ce jour-là il avait dû sortir dès le matin et lorsqu'il rentra, après une absence d'une heure environ, il trouva la malade en catalepsie. Il était dix heures. Il la réveille ; elle se lève et fait bientôt remarquer que sa main droite est agitée de tremblements. « Je crois, dit-elle, qu'il me faut écrire. » — « Eh ! bien, voici du papier et un crayon : écris. »

Elle prend le crayon et écrit sans s'arrêter :

« Votre séance de ce soir sera suspendue un quart d'heure. Il ne faut pas vous en aller pour cela, car nous allons vous envoyer un médecin très capable, pour guérir Maria... Je crois qu'il y a assez longtemps qu'elle souffre !... L'enfant est fatigué, il ne peut vous écrire davantage. » Signé : Mme DAZIN.

Cette dernière phrase s'explique par la circonstance suivante : Mme Dazin était tout-à-fait illettrée pendant sa vie terrestre et se trouvait à l'état d'esprit, obligée de recourir à une sorte de secrétaire pour transmettre ses communications. Pareil fait s'est présenté maintes fois et nous le voyons encore signalé à plusieurs reprises par M. R. Hodgson, dans ses expériences avec Mme Piper, dont on s'occupe tant et avec raison en ce moment. Quant aux guérisons par l'action directe des Esprits, les exemples en sont très nombreux. L'un des plus remarquables est celui du grand électricien anglais, Cromwell Varley, rapporté par lui dans sa déposition devant la Société Dialectique de Londres, dans sa séance du 25 mai 1869.

Ch. Broquet, encore peu au courant alors de la littérature spirite, se demandait comment un tel fait pouvait se produire et attendait le soir avec la plus grande anxiété.

Dans la journée, quelques communications sont encore reçues et le moment si vivement attendu arrive enfin. Nous croyons devoir reproduire ici les notes prises au courant des événements par Ch. Broquet qui, poussé par le seul désir de s'instruire, tout en se rendant utile à la malade, ne pensait pas que ces faits dussent être un jour publiés.

Le soir, à sept heures précises, ainsi que cela nous avait été demandé, nous ouvrons la séance.

Je préviens les assistants de la guérison possible de Maria au cours de cette séance. Je demande à tous le silence et le calme les plus complets, leur affirmant qu'aucun danger n'est à craindre de la part des invisibles. L'émotion est à son comble. Nous recevons une communication d'Agnès Barbieux, puis le silence règne pendant dix minutes.

Tout-à-coup le Médium pâlit, se lève brusquement en poussant un cri : « Là ! Là ! dit-elle ; Mon Dieu !..: Elle montre un angle de la salle, moins éclairé que le reste de la pièce, où brille une forte lampe.

Je la rassure et lui demande ce qu'elle voit :

« Là !... Mon oncle Xavier !! (Mort il y a 10 à 12 ans). Agnès !!... » Le médium verse d'abondantes larmes à la vue de cette cousine et amie d'enfance.

Je lui demande de me nommer ceux qu'elle apercevra et de ne pas craindre de demander leur nom à ceux qu'elle ne connaît pas. Apparaissent alors, pour disparaître presque aussitôt : Hubert, son frère, mort à 7 ans ;

Le commandant Barbieux, récemment décédé ; quelques autres encore. Voici un homme ! dit-elle tout à coup. Puis s'adressant à moi : « Lève-toi ! Il faut que tu sois debout ! » Je me lève donc et me tiens près du médium, dont je prends les deux mains.

« Quel est cet homme ? » dis-je au médium.

« Le Docteur Marchand ! »

C'est sans doute le médecin promis dans la communication de ce matin. Le Dr Marchand est mort il y a dix ans, dans ce village où il exerçait.

Maria se prend à trembler et se serre contre moi. « Ne crains rien ; laisse-le faire ! »

Bientôt la tête du médium s'appesantit sur mon épaule, tandis que son regard reste fixé sur l'être, invisible pour nous, qui fut le Dr Marchand. Cette scène dura cinq minutes, un siècle pour tous les assistants.

Maria relève la tête, lentement et le regard toujours fixé sur le même point : « Monsieur Marchand s'en va, dit-elle... le voilà qui est là... près du buffet... »

Je lui demande si le Dr Marchand lui a communiqué quelque chose : « Oui, dit-elle. » A ce moment, je reçois une communication qui m'est tout-à-fait personnelle. Sur les instructions des Esprits, je demande à Maria si elle consent à rester médium et à prêter son concours aux esprits, en échange de sa guérison. Je demande également aux parents s'ils veulent à ce prix assurer la guérison de leur fille et chacun y consent. Je fais remarquer que, la guérison une fois obtenue, le refus de la médiumnité exposerait aux rechutes et au retour des crises, et que dans le cas contraire, les esprits prennent Maria sous leur protection toute spéciale. A peine avais-je cessé de parler, que la main de Maria traça ces mots : « Maria est guérie. »

C'était vrai : depuis cette époque, Maria toujours fort impressionnable et passant facilement d'une bruyante gaîté à la tristesse et aux émotions violentes, a encore éprouvé quelques troubles passagers, mais les crises graves du début ne se sont reproduites qu'une seule fois, devant une velléité nettement manifestée de rompre l'engagement pris le 3 mars.

Quelques communications peu importantes sont encore reçues et la séance est levée.

Voici un passage de la communication dans laquelle les esprits posaient les conditions de la guérison :

« Le médium ne pourra rien nous refuser, car nous lui rendons un assez grand service. Elle peut bien nous prêter son aide ; ce que nous faisons vaut bien d'ailleurs les visites du médecin. Nous ne lui ferons aucun mal ; la médiumnité, n'étant pas une fatigue pour elle, ne lui fera jamais de mal et ne la rendra pas malade. »

Inutile de décrire l'émotion des parents, ainsi que de Maria et de tous les assistants. La surprise ne fut pas moins grande dans tout le village, lorsque l'on vit Maria reprendre ses occupations et vivre de la vie commune.

Le lendemain et les jours suivants je pus m'absenter sans aucun inconvénient pour elle. Dès ce lendemain, 4, je demandai à mes guides invisibles si je devais faire une séance, le soir même : — « Comme tu voudras : lorsque tu tiendras une séance, nous t'apporterons des fleurs. »

Quelques instants plus tard je reçois une nouvelle communication : « Nous nous demandons entre nous quel est le présent que nous allons vous offrir : Est-ce une prière ? Est-ce une fleur ? Quant à nous, nous préférons une prière. »

Signé : HUBERT V...

Je laisse les esprits libres de leur choix et j'emporte les deux communications, sans les montrer au médium, qui n'eut pas le temps d'en prendre connaissance.

Le soir, six personnes sont réunies autour de la table : Mme Blanche d'Hennain. M. et Mme Marlières, Mme veuve Barbieux, le médium et moi.

Agnès se montre au médium : « Fais partir grand'mère ; mais dis-lui de laisser là sa chaise. »

Mme Barbieux s'éloigne en laissant sa chaise à la table, près de moi. Le médium voit alors Agnès s'asseoir sur cette chaise : « Regarde ce qu'Agnès fait là : elle écrit sur un morceau de papier en forme de cœur !... La voilà partie !... »

Quant à moi, je ne vois absolument rien. Agnès écrit alors par la main du médium : « Je viens de copier une fois la prière : je vais te donner un petit paquet : tu voudras bien la copier sur tous les cœurs et en donner un à chacun. » A ce moment Agnès apparait de nouveau au médium : « Dis à Charles de se lever et de baisser un peu la lampe. »

Je me conforme à ce désir, mais je baisse si peu la lampe, que la différence est à peine sensible. *On voit* alors une main s'avancer et tendre à Maria un petit paquet, que celle-ci, dans son émotion, jette sur la table. Pendant que ce phénomène se produit, des coups nombreux retentissent dans la table. Tous les assistants ont *très nettement vu* le phénomène, et j'ai beaucoup de peine à faire cesser leur épouvante.

J'ouvre le petit paquet : il contient cinq petits morceaux de

papier, coupés en forme de cœur; sur l'un deux est une prière spirite. Je les fais passer à tous les assistants. Tout à coup M. et Mme M... fondent en larmes, ils ont reconnu l'écriture de leur fille Agnès. C'est un cas de *matérialisation*, accompagnant un phénomène d'*Apport* et d'*écriture directe*, le tout en bonne lumière; sauf de très rares exceptions, tous les phénomènes vont se produire en pleine lumière. »

Telles sont les circonstances qui signalèrent la transformation de la médiumnité de Maria, qui, de passive, et en quelque sorte contemplative, visions rapides, intuitions, etc., devint active et se transforma en un commerce continu avec les invisibles. Le jour, la nuit, hors des séances aussi bien que pendant la durée de celles-ci, des esprits familiers se mêlent à toutes les phases de sa vie, à ses moindres actes. Ils interviennent à son premier appel et souvent spontanément. On songe, en observant ces faits si curieux, aux génies familiers que les légendes de certains peuplent mettent au service de quelques êtres privilégiés, les accompagnant partout, veillant sur eux, écartant les dangers, se chargeant de toutes les besognes fastidieuses, etc. Les faits se sont si rapidement multipliés, ils ont pris des physionomies si diverses, qu'il devint impossible de rédiger aucun procès-verbal. Celui de nous qui avait provoqué les premières manifestations et dont le but était d'abord d'arriver à la guérison de sa parente et ensuite de s'instruire, et qui n'avait nullement songé à publier aucune observation, s'est borné à prendre des notes détachées, au jour le jour, depuis le 4 mars jusqu'aux premiers jours de septembre, où le Dr Dusart se joignit à lui pour continuer à observer les phénomènes et vint chaque semaine assister à une séance régulière. Ce dernier, causant avec les divers témoins, parents, amis du médium ou étrangers à son milieu, recueillit des récits absolument conformes aux notes prises par Ch. Broquet et que tous se déclarent prêts à confirmer par leur signature.

Outre l'écriture mécanique, l'écriture directe, les apports, on a pu encore observer la matérialisation partielle ou totale, les incarnations, la lévitation, la clairvoyance, le dédoublement, etc. presque tous les phénomènes, en un mot, signalés par les divers auteurs qui ont écrit sur le psychisme. La circonstance sur laquelle nous insistons tout particulièrement, c'est que tout se passe soit à la lumière du jour, soit à celle de fortes lampes ou de foyers électriques.

Ceci dit, nous allons passer en revue chaque genre de manifestation, et nous commencerons par les *apports*.

Les apports

Au moment où ceux-ci se produisent, Maria est tantôt dans son état normal, causant, riant avec son entourage, éclatant de rire à la vue de l'objet apporté, qui l'étonne autant que tous les assistants. Tantôt elle incline brusquement la tête, s'affaise sur la table ou sur l'épaule des personnes assises à ses côtés, en proie à une trance de quelques instants, après laquelle elle s'éveille, tout-à-fait inconsciente de ce qui s'est passé et regarde, avec une surprise qui n'est pas jouée, l'objet apporté.

Ces apports sont des plus divers comme volume et comme nature, depuis les outils de jardinage, jusqu'aux fleurs, fragments de sucre, noisettes, fusées d'artifice, etc.

Dans le courant de mars, Ch. Broquet arrivant à D... chez Maria, causait avec elle depuis un certain temps lorsque tout à coup le médium s'affaisse un instant, puis se relève, la physionomie transformée par l'incarnation d'un esprit se disant Aline B... mais ne donnant sur son identité aucun renseignement contrôlable. Après quelques paroles affectueuses adressées à Ch. B... Aline dit : « Veux-tu des fleurs ? » — « Avec plaisir. » Le médium s'affaisse et un petit bouquet tombe sur la table voisine. Il était dix heures du matin. Le médium s'éveille et contemple le bouquet avec étonnement.

Un autre jour, le médium était venu à Valenciennes, et se trouvait avec Ch. B... chez. M. B.... épicier. Au milieu d'une conversation banale, Maria change de personnalité, sans passer par l'état de trance et Aline B.... de nouveau incarnée en elle, s'adresse à Ch. B.... en lui disant : « Tu ne sais pas, ta tante (à D... à 13 kilomètres de Valenciennes) vient de rapporter un beau bouquet de son jardin. Je vais le prendre et te l'apporter. » Elle disparaît. Maria reprend sa physionomie normale, tend la main en pleine lumière et l'on y voit tomber un beau bouquet de violettes. Le lendemain Ch. B... se rend à D... et demande à sa tante Mme V... si les violettes de son jardin commencent à fleurir : « Oui, il y en a beaucoup, répond Mme V... et même hier matin j'en avais cueilli un bouquet que j'avais déposé sur ce buffet. Je me suis absentée quelques instants et en rentrant je ne l'ai plus retrouvé. Il est probable qu'un gamin sera passé et l'aura pris. »

Quelques jours plus tard, un autre bouquet fut encore apporté chez M. D...

L'apport de noisettes fut surtout fréquent. Clément Bourlet, ancien garçon brasseur, mort depuis quarante ans, dont il sera beaucoup question à propos des incarnations et qui semble s'être constitué plus particulièrement l'esprit familier, le serviteur, le garde du corps de Maria, s'était un jour incarné en elle à D... où se trouvait M. B... avec lequel il entama une conversation familière. En causant ainsi, il lui demanda la permission de prendre des noisettes dans son magasin. M. B... l'autorise à prendre tout ce qu'il veut et lui dit que M[me] B... y consent également.

A partir de ce moment des noisettes étaient apportées presque à chaque séance et en nombre souvent considérable. Voici comment se présentait le plus souvent le phénomène. A Valenciennes, chez M. B..., la salle étant éclairée à l'électricité, un foyer lumineux se trouvait immédiatement au-dessus de la table. Maria, à l'état normal, se levait, tendait les mains au-dessous de la lampe, à quelques centimètres de distance. Dans ce mouvement, les manches de la robe laissaient à nu une grande partie de l'avant-bras et les assistants voyaient descendre dans les mains immobiles du médium qui riait bruyamment, un certain nombre de noisettes. Chacun suivait nettement la production du phénomène. D'autres fois les objets apportés tombaient sur la table. Quand les réunions avaient lieu à D..., Maria plaçait également ses mains au-dessous de la grosse lampe munie de son abat-jour et les assistants voyaient fort bien les noisettes ou autres objets traverser la lumière concentrée par l'abat-jour, avant d'arriver dans la main de Maria. Un jour Ch. B... fait l'observation que les noisettes sont vraiment trop petites et mal choisies. On était à D... « Attends, répond Clément, je vais t'en chercher de plus grosses. » Quelques minutes après, Clément écrivant par la main de Maria, demande qu'on vienne à son aide. Une pareille requête provoque un vif étonnement. Clément, écrivant toujours, dit que pour mieux choisir, il a renversé le grand sac de noisettes qui se trouve dans le grenier de M. B... Elles se sont toutes éparpillées dans le grenier, au milieu d'autres marchandises, et il a un grand travail à faire pour les remettre en leur place normale. Il ajoute : « Cette fois j'ai pris les plus grosses ;

tu vas voir! J'ai refermé le sac et placé au-dessus une feuille de papier. Demande à M. B... de vérifier. » Deux minutes après on recevait, toujours par le procédé déjà décrit, des noisettes de premier choix. Le lendemain M. B..., sur la demande de Ch. B..., visite son grenier et trouve une feuille de papier posée sur le sac de noisettes. *(A suivre).*

La suggestion mentale

Chaque jour des faits nouveaux nous obligent à revenir sur nos idées préconçues, et telles affirmations, que l'on traitait dédaigneusement hier de billevesées, s'imposent aujourd'hui comme des vérités. Que n'a-t-on pas écrit contre la vision à travers les corps opaques? Et cependant, qui donc aujourd'hui oserait mettre en doute sa possibilité, depuis que les rayons X résolvent déjà une partie du problème. La psychologie expérimentale, depuis vingt ans, malmène rudement l'antique science officielle et bouleverse terriblement ses préjugés, en l'entraînant dans des régions où elle ne s'engage qu'à son corps défendant.

En vain les magnétiseurs, depuis un siècle, affirmaient-ils la possibilité de transmettre la pensée d'un homme à un autre, sans l'intermédiaire de la parole ou du geste; c'était là une fable ridicule qu'il fallait rejeter sans plus ample information, comme contraire aux lois naturelles.

Et voilà que malgré les doctes affirmations des facultés, la pensée se transmet parfaitement par le télégraphe sans fil, grâce aux Ondes Hertziennes et à M. Marconi. Vraiment, c'est de l'irrévérence envers nos pontifs patentés! Mais ils ne sont pas au bout de leurs surprises, car l'âme humaine dont ils avaient décrété la mort, est apparue de plus en plus vivante et visible à tous les yeux, pendant la vie et même longtemps après la mort. A son tour, la pensée semble vouloir se laisser étudier plus facilement que par le sens intime. Les expériences de MM. Gibert et P. Janet au Hâvre, le livre si documenté du Dr Ochorowicz (1) ont fortement accrédité

(1) Dr Ochorowicz. *La suggestion mentale.*

l'opinion que l'homme peut agir à distance sur son semblable, sans aucun intermédiaire matériel. C'est ce que nous savions déjà, car les travaux du Dr Dusart, du Dr Moutin, du professeur Boirac, du Dr Paul Joire et de tant d'autres, avaient établi que les anciens magnétiseurs avaient raison de croire à la transmission de la pensée, qu'on appelle aussi la sugestion mentale. Les spirites expliquent les communications des Esprits aux médiums écrivains par la transmission de la pensée qui s'opère de l'Esprit à l'incarné : si donc, ici-bas, il nous est possible de démontrer qu'elle est réelle, nous aurons expliqué d'une manière positive le procédé qui permet aux deux humanités de correspondre entre elles.

Nous avons eu récemment l'occasion d'assister à des expériences de ce genre qui ont présenté le plus grand intérêt. Tous nos lecteurs connaissent le livre si intéressant intitulé : *La Survie*, qui est dû à Mme Ruffina Noeggerath, et s'ils ont éprouvé des émotions profondes et douces, c'est que quelque chose de l'âme de l'auteur est passé dans ces pages. Le salon de cette charmante femme est un milieu harmonique où les gens du monde coudoient les savants, les artistes, les écrivains qui s'intéressent au Spiritisme. C'est là que, dans l'après-midi du jeudi, 18 janvier, nous avons eu l'occasion de voir le célèbre Ninoff et d'étudier sa précieuse faculté.

Parmi les personnes réunies ce jour-là se trouvaient la princesse Metcherwski dont le pseudonyme de Tola Dorian est aussi apprécié par les auteurs dramatiques que chez les poètes ; le général Amade et sa femme ; Thécla de la *Fronde* ; Mme Sorgues de *La République française* ; M. Billard, avocat ; M. Lancelin, homme de lettres ; M. Gaillard, le conférencier de la Bodinière ; M. le commandant Mantin ; Mmes Laffineur, de Fivaz, Waltner et diverses correspondantes de Revues allemandes, anglaises et américaines.

Lorsqu'on pense à un sensitif, c'est-à-dire à un sujet capable d'être impressionné par quelque chose d'aussi subtil que la pensée, on se l'imagine volontiers comme un être chétif, pâle, maigre, tout nerf, prêt à vibrer comme une harpe sous la moindre impulsion psychique. Il faut convenir que Ninoff ne répond pas du tout à cet idéal. C'est un homme de trente-cinq ans environ, assez grand, bien proportionné, légèrement corpulent, dont la carrure fait présager une force musculaire bien développée, en harmonie avec sa

parfaite santé. Il explique d'abord les conditions nécessaires à la réussite des expériences variées qu'il va tenter.

A l'inverse des liseurs de pensée comme Cumberland, il n'a besoin d'aucun contact avec la personne qui expérimente ; mais il faut que celle-ci fragmente sa pensée en plusieurs parties, de manière à décomposer l'acte qu'elle désire que Ninoff accomplisse. Si par exemple on veut que le sujet enlève une des bougies fixées aux chandeliers d'un piano situé dans la pièce, il faut d'abord penser exclusivement au piano ; si le sensitif se dirige d'un aure côté, il faut intérieurement le ramener dans la bonne voie puis, toujours sans parler, lorsqu'il est auprès du meuble, lui commander de prendre la bougie à laquelle on a songé. Si l'on désire qu'il trouve un objet que l'on porte sur soi, il est nécessaire de penser d'abord à la poche qui le contient; puis lorsque la main du sujet est dans cette poche, désigner mentalement l'objet lui-même. Ce sont des expériences de cette nature que nous lui avons vu réussir parfaitement.

Après avoir demandé une serviette et s'être fait bander les yeux par un des assistants, afin de pouvoir concentrer sa pensée, il propose de trouver une carte ou une lettre à laquelle on aura pensé, alors même qu'elle serait mélangée avec beaucoup d'autres. La première tentative eut lieu avec M. Lancelin et réussit parfaitement. On en trouvera le compte-rendu détaillé à la fin de cet article. La seconde expérience se fit avec M. Billard et obtint le même succès. Ninoff, après avoir tâtonné un instant, fouilla dans la poche droite de la redingote de l'expérimentateur debout devant lui, en tira plusieurs papiers et choisit parmi ceux-ci la carte de visite pensée par M. Billard. Poussant plus loin encore la lucidité, il indiqua exactement les initiales des deux noms gravés sur cette carte.

L'expérience tentée avec Mme de Fivaz présente un intérêt plus grand encore. M. le commandant Mantin assis à la droite de Mme de Fivaz. lui donna une carte de visite en la priant, à voix basse et sans que Ninoff pût l'entendre, de la mettre dans son sac. Ensuite il pria Mme de Fivaz de vouloir bien se prêter à l'expérience. Ninoff, après avoir promené un instant ses mains autour de la tête, les descendit le long du corps et prit le sac tenu par Mme de Fivaz ; il

l'ouvrit et en retira successivement plusieurs objets. Après les avoir palpés, il continua ses investigations à travers certains papiers, et arriva enfin à la carte qu'il désigna immédiatement comme celle pensée par Mme de Fivaz. Cette fois encore, il put nommer exactement les initiales des deux noms écrits sur cette carte et, chose remarquable, malgré que Mme de Fivas ignorât elle-même les noms. Nous croyons que l'on peut admettre dans ce cas que la transmission de la pensée fut due au commandant Mantin, qui était auprès de Ninoff en ce moment.

Mme Waltner avait apporté une effluviographie obtenue dans une séance spirite. Cette épreuve, enfermée dans une enveloppe, fut confiée au commandant Mantin qui la mit dans sa poche, avec le désir que Ninoff devinât quel était le contenu de l'enveloppe. Ninoff prié d'essayer alla immédiatement à la poche de côté du commandant, en tira l'enveloppe en déclarant que c'était celle qui avait été pensée et la mettant sur sa tête, il dit : C'est une photographie spirite astrale. Ce qui était absolument exact. La séance s'est terminée par une expérience compliquée et très originale, organisée sur la demande de Ninoff.

Il se fit fort de trouver une enveloppe qui serait cachée dans un endroit quelconque de l'appartement, puis de désigner ensuite chacune des personnes auxquelles appartiendraient des cheveux qui seraient renfermés dans cette enveloppe, enfin d'en annoncer la couleur. Après que Ninoff fut passé dans une chambre voisine, hors de portée de la voix, M. le Rendu recueillit auprès des dames des cheveux blonds, blancs, cendrés et noirs; il les mit dans une enveloppe, et après délibération, il fut décidé que cette enveloppe serait mise dans la manche droite de Mme Sorgues.

Ninoff, les yeux bandés, fut amené dans le salon, et sous la direction mentale de M. le Rendu, se dirigea d'abord dans le fond de la pièce, puis revint dans la direction de Mme Sorgues et après avoir hésité entre ses deux voisins, il la pria de se tenir debout. Alors il explora avec ses mains, la tête et les bras, quitta un instant le bras droit puis y revint, et enfin, tout en s'excusant, introduisit deux doigts entre le bras et la manche ; après avoir défait deux boutons, il atteignit enfin l'enveloppe. L'ouvrant alors, il saisit un des cheveux et se dirigea de suite vers la dame anglaise à laquelle il le

remit, en annonçant à haute voix sa couleur. Il en fut de même pour ceux de Mme Laffineur, de Thecla et de Mme Wàltner, qui furent désignés avec une exactitude absolue.

Ce qui nous a particulièrement frappés pendant cette intéressante séance, c'est l'évidente bonne foi de Ninoff. Il ne s'agit pas ici de prestidigitation, car d'un côté il n'y avait pas de compères dans le salon et de l'autre il était impossible au sensitif, dans les cas de M. Lancelin, de la carte du commandant Mantin ou dans la divination du contenu de l'enveloppe renfermant la radiographie, de connaître, par la vue ou le toucher ce qui y était renfermé. Ce jour-là toutes les expériences réussirent parfaitement. Mais il peut se produire aussi des insuccès, et ceci n'a rien de surprenant si l'on songe qu'il faut que l'expérimentateur extériorise sa volonté, ce que chacun ne peut faire avec la même énergie. Il arrive aussi que Ninoff n'est pas toujours dans des dispositions favorables. La fatigue influe beaucoup sur sa réceptivité, et l'atmosphère psychique favorable ou sceptique de la réunion, entrave ou facilite dans de grandes proportions ses expériences.

Ninoff est certainement un des plus remarquables sujets que nous ayons vus depuis longtemps, et nous sommes heureux de constater le sérieux avec lequel il se prête aux expérimentations rigoureuses, aussi bien dans les salons qu'à la Bodinière où il donne des séances publiques très suivies.

BECKER.

Procès-verbal d'une série d'expériences DE M. NINOFF

SUR LA TRANSMISSION MENTALE DE LA VOLONTÉ.

Le 18 janvier 1899, à 4 h. 1/2 de l'après-midi, je me trouvais dans le salon[1] de Mme Nœggerath, au deuxième étage du n° 22 de la rue Milton, à Paris, avec une vingtaine de personnes, parmi lesquelles un médecin, le dr X.... Ayant été prévenu du genre d'expériences auxquelles j'allais assister, j'avais préparé les éléments d'un

fait qui, pour moi, devait être décisif, et qui sera ci-après relaté.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que chaque fois qu'il m'a été donné de suivre des expériences de cette nature, j'ai apporté à mon rôle de témoin tout le soin désirable et une rigueur d'examen en quelque sorte scientifique, afin d'écarter de prime abord toute cause d'erreur, par suite de supercherie ou autrement. J'ai donc constaté par moi-même que le linge — une serviette ordinaire pliée en six, — que M. Ninoff se fait placer sur les yeux, offrait un obstacle presque absolue à la lumière des lampes, en ce moment assez vive dans le salon. D'ailleurs, ce bandeau n'a pas pour but, d'après M. Ninoff, de l'empêcher de voir, mais de le soustraire aux distractions extérieures, et par suite de lui permettre de concentrer avec plus d'énergie sa pensée sur l'objet proposé. Ceci dit, j'aborde les faits.

I

M. Ninoff, les yeux bandés, s'approche de mon voisin de droite et lui demande s'il a préparé une question. Mon voisin déclare qu'il n'est pas prêt. Aussitôt, s'adressant à moi " Et vous, monsieur ? " me demanda-t-il. Comme je l'ai dit, j'avais sur moi un objet, une enveloppe cachetée chez moi. Je réponds affirmativement. Aussitôt M. Ninoff ouvre ma redingote, cherche dans la poche de droite où il n'y avait rien, puis dans la poche de gauche, d'où il ramène, à ma grande surprise, deux enveloppes : l'une que j'avais préparée, et l'autre que j'ignorais avoir sur moi et qui renfermait quelques-unes de mes cártes de visite. Il se passa alors un fait auquel les autres assistants ne purent prendre garde, mais qui me parut véritablement étrange. M. Ninoff était devant moi, tenant les deux enveloppes, lorsque, subitement, la pensée me vint que je ferais mieux de réserver pour une expérience ultérieure l'enveloppe préparée, et de faire porter celle-ci sur mes cartes de visite. *Instantanément*, M. Ninoff me remit dans la poche l'enveloppe préparée, et, tirant de l'autre une de mes cartes, en moins de temps qu'il ne me faut pour l'écrire, il annonça d'une voix ferme : " C'est cet objet que vous avez voulu me faire prendre " c'est une carte de visite, dont le prénom commence par un C et le nom par une L. Je tendis alors ma carte à ma voisine de gauche : c'était exact.

Pour moi, cette expérience se divisait en deux parties : le fait

que mon changement subit de volonté avait été instantanément suivi par l'opérateur ; le fait de l'énonciation de mes initiales par le même opérateur. Le premier me paraissait inexplicable ; mais il n'en était pas de même du second ; en effet, certaines personnes — les aveugles, notamment — arrivent à donner à leurs organes du toucher une délicatesse parfois vraiment prodigieuse ; or M. Ninoff, en prenant ma carte, l'avait touchée et avait pu reconnaître le relief des lettres ; je demandai donc une nouvelle épreuve sur le pli préparé chez moi, le matin.

II

J'avais pris deux cartes de visite dont les titulaires sont connus : je puis donc les nommer : E. Flammarion, l'éditeur, et Charles Buet, l'écrivain décédé. J'avais choisi ces cartes entre cent autres, parce qu'elles étaient imprimées (chacun sait que sur une carte gravée, le relief des lettres est toujours légèrement accusé) ; je les avais soigneusement pressées pour les rendre absolument plates ; ceci fait, je les avais placées face à face sous une enveloppe gommée, laquelle était renfermée successivement dans quatre autres, toutes de couleurs différentes, que j'avais l'intention de faire préalablement désigner. Sur ma demande, M. Ninoff vint à moi — les yeux bandés, comme toujours — et me pria de penser fortement ce que je voulais. Oubliant l'objet accessoire (la couleur des enveloppes) pour ne songer qu'à l'objet principal, je donnai mentalement à l'opérateur l'ordre de prendre le pli dans ma poche, d'en extraire une seule carte, celle de Charles Buet et de me la lire. Aussitôt M. Ninoff prit le pli, et en fit sauter les deux premières enveloppes : ici se présente un de ces faits accessoires, tels que dans la première expérience, qui surprennent d'autant plus qu'ils ne sont nullement préparés ; voici : comme la troisième enveloppe présentait quelque difficulté à l'ouverture, je songeai malgré moi que je n'aurais pas dû, dans la préparation, la coller si fortement ; je m'aperçus alors que l'opérateur restait devant moi comme hésitant, maniant l'enveloppe, ne sachant que faire. Je me repris aussitôt, et intimai de nouveau l'ordre mental d'amener la carte désignée ; instantatément, M. Ninoff fit sauter cette enveloppe, puis les suivantes, et, sans aucune hésitation, me présenta la carte voulue. Mais quand il s'agit de la lire, une difficulté survint à laquelle je n'avais

pas songé. A ce moment, je tenais la carte, M. Ninoff me dit : « Je ne vois pas bien l'écriture : c'est une sorte d'anglaise très contournée » (ce détail n'étonnera aucun de ceux qui ont été en relation avec ce pauvre Charles Buet, et qui savent qu'il avait souvent des cartes de visite extraordinaires de fantaisie). Puis, faisant effort : « Le second nom commence par un D (se reprenant vivement) : non, par un B. Quant au premier, il commence par une lettre très tourmentée qui me parait être un G » (c'était un c).

Dans cette expérience, l'opérateur était à un mètre de moi, ne pouvait lire la carte que je tenais et qu'il n'avait pas eu le temps de palper. De plus, comme dans la première expérience, il y avait eu, de ma part, interruption momentanée de volonté à laquelle s'étaient conformés les actes de M. Ninoff : pour moi, l'expérience était concluante : c'était bien ma volonté que saisissait l'opérateur dès qu'elle se formait dans mon cerveau ; en outre, je notai un fait particulier : le premier geste qui suivait chez l'opérateur la genèse d'un ordre mental de ma part, ce premier geste, dis-je, avait toute la brusquerie d'un acte reflexe : je suis absolument persuadé qu'il était inconscient, et résultait, si je puis m'exprimer ainsi, d'un choc de ma volonté sur un plexus de son système nerveux.

III

Je citerai encore cette expérience que j'ai suivi de près : — M. Ninoff s'approcha du docteur... et le pria de lui donner un ordre mental, quel qu'il fût. Dès que l'ordre fut donné, sans aucune hésitation, il se précipita à droite du piano où il resta quelque temps indécis, tatonnant. Le docteur s'approcha de lui ; comme si sa volonté, plus rapprochée, eût eu plus d'énergie et de netteté, l'opérateur saisit une des bougies du piano et la présenta au docteur : tel était bien l'ordre donné.

Je demandai alors au docteur si l'opérateur ne lui avait pas pris la main, car alors, pour moi, c'eût été une réédition des expériences de Pickman se guidant sur les mouvements nerveux, instinctifs, mais presque insensibles, de la main de son conducteur : le docteur... m'affirma que M. Ninoff ne l'avait pas touché.

Je ne parlerai pas des autres faits — cependant très curieux — auxquels j'ai assisté, car je n'ai pas participé à leur préparation, mais seulement à leur production, et à titre de simple spectateur : ceux

qui me touchent personnellement, et que j'ai cités, suffisent pour me convaincre que M. Ninoff a une faculté particulière de divination absolument troublante pour qui réfléchit, et digne d'arrêter l'étude; je sais d'ailleurs que cet avis est partagé; M. le colonel de Rochas a examiné le sujet qu'est M. Ninoff pour se documenter sur les phénomènes d'extériorisation de la pensée.

J'ai à peine besoin d'ajouter qu'avant ce jour, M. Ninoff était pour moi aussi inconnu que je l'étais pour lui : c'est un homme grand, fort, de tempérament sanguin et n'ayant jamais été malade; ce n'est donc pas aux dépens de l'organisme, comme il arrive la plupart du temps, que s'est développée chez lui cette faculté partilière, et, somme toute, assez incompréhensible.

Quant à la théorie de ces faits, elle paraît assez obscure ; M. Ninoff prétend pouvoir s'absorber dans une occupation intellectuelle et matérielle á la fois — par exemple, jouer aux cartes — tout en obéissant, sans s'en rendre compte, á un ordre donné mentalement par un tiers : il y aurait donc dédoublement, chez lui, de sa personnalité en deux parties — l'une conservant son *moi* et l'autre obéissant à l'influx extérieur. C'est naturellement, quoique assez plausible, une simple supposition qui aurait besoin d'être vérifiée par l'expérience ; mais, en tout état de cause, je crois que cette étrange faculté de M. Ninoff ne pourra être bien étudiée que si l'on se place au point de vue théorique du périsprit ou du corps astral — Les psychistes et les occultistes me comprendront.

CH. LANCELIN.

De la société des Auteurs dramatiques, 9, rue Faraday, Paris.

A travers les horizons inconnus
D'UNE NOUVELLE SCIENCE

La Plante

Les combinaisons radiaires entrant dans la composition vitale de la plante sont moins complexes, plus primitives que celles de la vie animale et humaine; c'est en quelque sorte de la matière radiante à l'état mécanique.

Suivant ses qualités natives, personnelles, le végétal possède des

affinités plus ou moins évoluées, qui lui permettent d'emmagasiner la matière radiante à l'état qui lui convient par son développement nutritif vital.

Elle emmagasine, alors de préférence, l'un ou l'autre des rayons radiants actuellement perceptibles à nos sens, contenus dans le spectre solaire, ou déterminés par le spectroscope, mais dont la diversité colorative radiante est bien plus grande, que ce que les données actuelles de la science ne le supposent et qu'il est donné à nos sens imparfaits de percevoir.

La coloration des fleurs, la partie la plus parfaite et la plus complexe du végétal, (car elle doit en son être contenir le germe rénovateur de toute la plante) dépend de l'emmagasinement exclusif par elle de certains rayons radiants, solaires, lunaires, stellaires et terrestres.

Plus tard, lorsque ce quatrième état de la matière sera mieux connu, on pourra dire que telle plante condense, par idiosyncrasie, tels et tels rayons radiants à son usage vital.

Leurs organes végétaux sont disposés, organisés, combinés, créés de telle manière, qu'ils exercent une action attractive ou répulsive, sur tel ou tel rayon radiant pour se l'assimiler ou non.

Dr A. B. L.

Ligue des femmes
POUR LE DÉSARMEMENT INTERNATIONAL

Berlin, le 30 décembre 1898.

FEMMES FRANÇAISES

Nous vous tendons la main de sœurs pour une concorde de paix.

Nous désirons de tout notre cœur que l'Allemagne et la France, deux pays si rapprochés, vivent unis par l'amitié, l'humanité et la paix, travaillent ensemble pour le progrès de la civilisation contemporaine et leur bien-être réciproque.

La guerre est un désastre, aussi bien pour les vainqueurs que pour les vaincus ; nous femmes, nous souffrons par la guerre le plus,

parce qu'elle met en danger les liens de famille, et menace les hommes, nos maris, fils et frères.

Il n'y a pas de femmes qui ne puissent travailler pour inspirer par l'éducation à la jeunesse les sentiments pacifiques et humanitaires pour la justice envers les nations et les races.

C'est dans ce but que nous vous tendons nos mains, à vous, sœurs Françaises ! Que l'année 1899 soit une année de paix entre les nations et les races.

Signé : Lina Morgenstern.

Suivent les noms de 194 sociétés allemandes avec noms à l'appui.

Paris le 10 janvier 1899.

RÉPONSE DES FEMMES FRANÇAISES
A LEURS SŒURS D'ALLEMAGNE.

Nous acceptons avec sympathie la main que vous nous tendez si cordialement pour établir une nouvelle alliance entre les femmes de nos deux pays, de France et d'Allemagne.

Il s'agit d'unir nos efforts et d'user de toute l'influence dont nous disposons pour que la concorde règne parmi les nations dans le but d'amener le désarmement International.

Les questions politiques nous sont interdites par nos réglements, mais notre propagande a des vues beaucoup plus étendues ; nous considérons la guerre en général comme incompatible avec la loi humanitaire, et la paix armée, comme un fléau qui menace de conduire les peuples à la ruine.

Selon nos principes, les différents entre les nations ne doivent pas être réglés par des guerres, moyen sauvage et indigne de la civilisation, mais par la médiation des puissances neutres avec la plus grande sollicitude pour l'équité et le droit, sur lesquels repose le bien-être des peuples.

Ce sont les femmes qui doivent déraciner du cœur humain la haine entre les nations qui nous est léguée par les siècles passés. — Quand elles auront inspiré à leurs enfants l'amour de l'humanité, le règne de la fraternité universelle sera réalisé.

Cet apostolat est le plus élevé auquel les femmes puissent se consacrer pour adoucir les souffrances des peuples ; elles inscriront ainsi une page d'or sur le livre de la vie, qui est toujours ouvert.

Le lien sympathique entres les femmes françaises et les femmes allemandes est ainsi appelé à faire sentir sa bienfaisante influence dans tous les milieux sociaux. C'est une mission en même temps patriotique et humanitaire, en faveur de l'avenir que nous voulons également prospère pour tous les pays.

C'est au nom de cette alliance d'amour et de paix que nous, femmes françaises, nous prions nos sœurs allemandes d'accepter nos affectueux sentiments.

La Présidente :
Princesse WISZNIEWSKA.

Vice-Presidentes :

Madame CAMILLE FLAMMARION,
Officier de l'Instruction Publique.

Madame MARYA CHÉLIGA,
Membre du comité du syndicat de la Presse Etrangère,
Professeur à l'Université Nouv. de Bruxelles.

Suivent toutes les signatures du Comité.

Un fait curieux

Le fait curieux qu'on va lire émane d'un milieu réservé et rigoureusement clos. Il s'est produit hors de toute mise en scène prétentieuse, parmi des personnes dont la réunion — ce soir-là, du moins — n'avait pas le phénomène spirite pour objectif.

C'était l'un de ces derniers soirs, chez un de nos confrères de la presse sportive, lequel habite aux confins de Paris, près du bois de Boulogne. Ne dramatisons pas, la chose est superflue. C'est une maison qui n'est ni plus ni moins que les autres favorable à la hantise, même la plus momentanée. Le cabinet de notre confrère est fort encombré de bibelots, c'est vrai, mais rien de cela ne rappelle Nicolas Flamel ou Raymond Lulle ; et ses amis — tous d'aimables gens — loin de se glorifier d'avoir été ainsi *visités*, parlent de l'événement avec plus de surprise que de vanité.

Voici le fait :

On causait ce soir-là, chez notre confrère, de la question psychique que le savant tente de ravir au cénacle ; querelle du

temple et du laboratoire, rivalité de l'alambic et de l'autel que La Fontaine eût peut-être baptisée : le pot de verre contre le pot de marbre. Enfin, la discussion allait son train, croisant ses feux, lorsque tout à coup chacun se tait en proie à l'étonnement.

Mademoiselle S..., une artiste lyrique, se lève de son fauteuil. Elle est pâle et, plusieurs fois, passe une main sur ses yeux comme pour en chasser une vision qui la gêne.

La croyant en proie à quelque subit malaise, on s'informe, mais sans répondre au légitime empressement qu'on lui témoigne, elle marche comme poussée par une volonté secrète jusqu'à une table où s'étale une feuille de papier blanc. Là, d'un geste persistant, elle indique ce qu'elle voit sans nul doute, mais ce qui reste invisible pour chacun ?

La stupéfaction est à son comble, c'est à qui cherchera, sur la feuille mystérieuse, ce qui peut ainsi motiver le geste de l'aimable artiste, mais quelques minutes s'écoulent à peine qu'un assistant déclare voir des linéaments bleuâtres former une tête et le commencement d'un bras.

Presque en même temps, une autre personne voit de même, avec cette particularité que, pour lui, les lignes du dessin fantastique sont jaunes.

Notre confrère, peu favorisé ainsi que le reste des personnes présentes, ne voyait rien, lorsqu'il sentit une main de mademoiselle S... lui comprimer assez vivement l'épaule. A ce contact, il eut la perception tellement nette d'un dessin complet sur la feuille de papier qu'il saisit un crayon noir et le retraça en grande partie.

Un cri étouffé de mademoiselle S... qui manqua s'évanouir, et le phénomène cessa...

Que pourrions-nous ajouter, sinon les quelques détails fournis par notre confrère lui-même.

En principe, il lui semble impossible d'admettre une participation médianimique de sa part, au phénomène ci-dessus, vu que cette faculté n'a jamais existé en lui. Il a noté, seulement, que les lignes fantomatiques devenaient moins visibles à mesure que sa collaboratrice inconsciente desserrait son étreinte.

D'autre part — notre confrère s'en porte garant — mademoiselle S... n'est pas médium et n'a jamais subi, en ce sens, la moindre tentative de développement.

De quel ordre relève au juste ce phénomène qui semble spiritique par plus d'une particularité ? il est difficile de préciser dès maintenant.

Notre confrère — M. Christian fils — se réserve de tenter une reproduction du même fait en présence de quelques représentants de la presse psychique.

Attendons.

Nouvelles et échos

Le dimanche, 26 février, à deux heures et demie très-précises, aura lieu, au Grand Orient de France, 16 rue Cadet, une conférence de M. Gabriel Delanne intitulée :

Les Habitants du Monde Invisible.

Les personnes qui désirent y assister trouveront des cartes au bureau de la Revue et 55 rue du Château-d'Eau, elles sont gratuites. La conférence sera illustrée par des projections qui feront passer sous les yeux du public des photographies de moulages et de matérialisations, obtenues par les savants qui se sont occupés de ces phénomènes.

*
* *

M. le Dr Surbled a publié une étude sur les effluves humains, et prenant à partie MM. Delanne, Durville et Majewski, il prétend que parce que M. Silva, un savant de Turin, n'a pu obtenir de radiographies à travers un courant d'eau, le spiritisme en a reçu un *coup mortel!* (sic) Ce brave homme prend ses désirs pour des réalités.

Il est fort possible que M. Silva n'ait pas réussi à reproduire les expériences dont nous avons entretenu nos lecteurs, mais qu'est-ce que cela prouve contre nos radiographies ? Il n'avait probablement pas de sujet assez puissant pour impressionner la plaque dans les conditions que nous avons décrites. M. Silva n'a qu'à faire comme nous, c'est-à-dire à persévérer dans ses recherches et il arrivera peut-être aux mêmes résultats, s'il y met la patience voulue.

Quant au spiritisme, il ne s'en portera ni mieux ni plus mal, alors même que M. Silva ne pourrait jamais avoir de preuve photographique de l'extériorisation de la force nerveuse.

*
* *

Le 27 janvier a eu lieu la conférence de Papus sur *les fraudes dans la médiumnité*. Le conférencier a énuméré un certain nombre de trucs connus et quelques autres supposés ; il a conclu qu'il fallait, autant que possible, n'employer que des enregistreurs automatiques. M. Delanne a pris la parole et dit, qu'en effet, on ne saurait trop prendre de précautions pour étu-

dier le spiritisme au point de vue scientifique. Mais que lorsqu'on cherchait à obtenir des preuves d'identité provenant de parents ou d'amis défunts, il était indifférent de surveiller le médium, car s'il révèle des choses exactes, mais inconnues du médium et de l'évocateur, il importe peu que ce soit en appuyant volontairement ou non sur la table, ou en se servant de l'écriture.

AVIS

FRANCE OU ESPAGNE

M. et Mme de... très honorables, très instruits et spirites, demandent position soit près d'un savant, soit près de personnes isolées ou malades. Le mari, archéologue et écrivain, peut être secrétaire et administrateur de propriétés.

S'adresser au bureau du journal.

Nous recommandons tout particulièrement a nos amis ces bons spirites cruellement éprouvés par la perte subite de leur fortune. Ils sont résignés à leur douloureuse épreuve et ne demandent qu'à gagner leur vie. Espérons que leur espoir légitime ne sera pas déçu.

Correspondance

Dijon le 2 fevrier 1899.

MON CHER MONSIEUR DELANNE.

Voilà bien longtemps que je ne vous ai pas entretenu de nos expériences, dont j'ai eu, il est vrai, le plaisir de parler à notre bien cher ami, Monsieur votre père, au mois de décembre dernier.

Je crois pourtant que nous avons actuellement des résultats qui pourront vous intéresser, et qui pourraient embarrasser un peu ceux qui prétendent que les spirites ont affaire à des larves, ou à des esprits inférieurs, mais non à des esprits élevés.

En effet, nous assistons à l'heure qu'il est, à jours et heures déterminés, à un cours fort intéressant d'astrologie et de médecine curative basée sur l'usage des métaux.

Ces révélations, faites par un esprit qui s'est présenté à nous sous le nom de Philippe Auréole Théophraste Bombast, surnommé Paracelse, dépassent naturellement les connaissances de tous les assistants en général, et des larves en particulier.

Cet esprit nous a raconté sa vie entière, alors qu'il était incarné ; nous en ignorions les détails, mais depuis, nous nous sommes appliqués à les étudier, et tous les faits que nous avons pu contrôler ont été reconnus exacts.

Il y a quinze jours environ, j'ai été assez gravement indisposé ; un remède qu'il m'a donné m'a guéri radicalement en quelques heures.

Nous avons eu des communications en latin et en français du seizième siècle.

En un mot, tout ce qui nous est dit par cet esprit est de nature à démontrer que nous avons réellement affaire à un esprit ayant étudié et connaissant exactement les mêmes sciences que Paracelse.

Dans ces conditions, il faudrait être, je crois, bien mal intentionné pour ne pas admettre que notre ami de l'erraticité ne soit pas réellement le grand alchimiste et médecin en question.

A moins que ce ne soit une larve... mais en ce cas les larves sont plus savantes que bien des savants de notre pauvre humanité. Ne serait-ce pas plûtot l'intelligence de ceux qui nient les esprits, qui se trouverait encore à l'état de larve.

Je ne vous parle pas des faits matériels, apports, etc... que nous avons toujours de temps à autre ; Monsieur Delanne père a dû vous parler de la boucle d'oreille antique qui a été apportée lors de son passage à Dijon l'été dernier.

Veuillez agréer, cher Monsieur Delanne, mes cordiales et fraternelles salutations. CRAM.

Revue de la Presse Anglaise

Light, 14 janvier 1899,

Mme d'Espérance a une amie habitant l'Angleterre, qui tomba très gravement malade et sur le compte de laquelle elle s'inquiètait beaucoup. Ne pouvant aller en Angleterre, elle pria son guide Humann Staffort de faire son possible pour la guérison de cette amie : il le promit. Un soir, elle s'endormit sur une chaise longue, et ne se réveilla qu'à une heure du matin, ayant rêvé qu'elle était allée en Angleterre voir son amie qu'elle trouva très mal, paraissant assoupie, mais elle lui avait semblé se réveiller comme en sursaut, le reste du rêve était confus.

Mme d'Espérance prit un crayon et demanda une communication : à 2 heures 1/2 Staffort l'informa qu'il avait vu son amie et qu'il espérait bien la guérir.

Trois ou quatre jours après, elle reçut une lettre que son amie lui écrivait au crayon, de son lit, racontant que toute la nuit du 13, elle avait rêvé de Mme d'Espérance, mais que ses souvenirs étaient confus. Elle se rappelait avoir été réveillée par un coup violent et une sensation particulière, comme si des aiguilles et des épingles parcouraient tout son corps et s'écoulaient graduellement par l'extrémité de ses doigts, les coups se faisant toujours entendre ; très effrayée, elle avait réveillé sa mère qui couchait dans sa chambre et celle-ci avait parfaitement entendu le bruit. La malade se rappelait que Mme d'Espérance lui tenait la main. Après ce rêve, les douleurs névralgiques qui depuis trois semaines ne la quittaient pas un instant, avaient complètement disparu, ainsi qu'un état nerveux des plus alarmants.

Light, 7 janvier,

donne quelques réflexions de M. Aksakof au sujet du Mémoire du baron de Langsdorff présenté au congrès de Londres, relevant quelques incorrections de dates et de noms, ajoutant qu'à la cour personne ne connaît le rôle que le médium dit avoir joué.

Harbinger of Light, déc. 1898.

d'après le journal allemand Lichstrahlen (rayon de lumière) donne le récit d'une expérience photographique du Dr Th. Hansmann, de Washington. Il prépara sa chambre noire, et M. Kesler, médium photographe, plaça la sienne à une distance d'environ deux pieds.

Le Dr Hansmann s'assit en face des deux appareils qui étaient mis au point sur lui, la pose eut lieu simultanément. L'image donné par l'appareil du docteur était bonne, mais la chaise sur laquelle il était assis, était distinctement visible à travers son corps et ses bras, ces derniers ayant presque complètement disparu.

Sur l'image donnée par l'appareil de M. Kesler, la forme de M. Hansmann est presque entièrement dématérialisée, le devant de sa chemise et une partie de sa poitrine étant seuls visibles.

Pareille chose, ajoute l'auteur de cet article, était déjà arrivée l'année dernière à un expérimentateur en photographie spirite ; il faut croire que les rayons produits par les esprits sont plus pénétrants que les rayons X, puisque les os ne sont pas un obstacle à leur passage.

Revue de la presse allemande

Pyschische studien

Le Mystère de Hienadowka est toujours l'objet de la curiosité publique ; et malgré les efforts tentés pour découvrir la cause de ces manifestations extraordinaires, l'origine n'en est pas encore trouvée.

On se souvient peut-être de ces faits étranges que nous avons relatés dans le numéro de mars 1898 de cette revue, et dont une fillette de treize à quatorze ans semble être la cause inconsciente. — Depuis les premières manifestations, nous apprend la revue allemande, le phénomène a pris la forme plus déterminée de la possession, telle que nous la représentent les légendes du Moyen-Age.

Cette fillette, saine de corps et d'esprit, tombe de temps à autre dans un sommeil profond suivi d'amnésie (perte de la mémoire).

Pendant le sommeil, une intelligence qui se dit être le diable, parle par sa bouche et donne presque toujours l'impression d'un être méchant et grossier. Ses connaissances ne dépassent guère le niveau intellectuel des assistants ; mais certains faits prouvent absolument que l'être qui se manifeste ainsi est indépendant de ces derniers. — De plus il y a, dans la ferme, des apports et des disparitions inexplicables, — toutes les portes

étant closes. Par exemple, en plein jour, tous les ustensiles de ménage deviennent introuvables, et à leur place il y a des tas de boue ou autres immondices ; puis ce sont des objets que l'on découvre très loin de l'endroit où on a coutume de les placer...

Ce mystère agite beaucoup les esprits ! — Après que les gendarmes se furent déclarés incompétents à en découvrir la cause, les autorités religieuses vinrent sur les lieux ; mais des exorcismes renouvelés ne parvinrent pas à délivrer la jeune Hanusia, ni son entourage. Le professeur Ochorowicz lui-même, qui se rendit à Hiénadowka, échoua dans son projet d'endormir le médium, que cinq docteurs ont déclaré d'une santé absolument normale — sans le moindre trouble hystérique.

L'auteur de l'article, M. Lang, après avoir étudié les faits, lui-même, sur les lieux, conclut qu'il ne peut être question, — dans ce cas, — du dédoublement de la personnalité ; et que l'hypothèse éloignée d'un être vivant doit de même être écartée. D'après lui, ces manifestations seraient dues au démon :

« Je m'inquiète peu, dit-il, que cette hypothèse soit aujourd'hui rejetée, « ou tout au moins très mal vue ».

Et il souhaite que des âmes compatissantes viennent en aide, par de judicieux conseils, à cette pauvre jeune fille, de façon que l'esprit malin soit enfin repoussé.

Il nous paraît que la volonté et la prière sont les deux moyens que la jeune Hanusia doive employer, et que l'énergie morale est, dans ce cas, beaucoup plus efficace que les meilleurs conseils. — Car, si comme on le dit, les phénomènes de possession ont rarement lieu en présence de personnes étrangères ; si, pendant le séjour que fit le médium dans une maison de santé, ils ont complètement disparu, cela ne semble-t-il pas prouver que la puissance de ce démon, — de ce mauvais esprit, — est assez limitée ?

Puisque des fluides étrangers, ou un état d'esprit particulier du médium : — (le sentiment qu'elle avait dans l'hôpital de se sentir en observation), — ont rendu les manifestations impossibles — c'est donc en lui que le médium doit puiser la force de lutter contre cette puissance occulte, dont il est l'instrument.

Le même numéro contient un intéressant article de M. Ruiep sur « L'Espace et le Temps, considérés au point de vue des facultés occultes des sens ». — L'auteur y étudie l'origine encore inexpliquée de ces bruits lointains que l'on perçoit parfois dans les séances médiumniques ou dans les manifestations physiques spontanées. Il est, en général, très difficile d'assigner à ces coups une direction certaine : chacun des assistants indiquant souvent des directions différentes ; il y a là comme un déplacement apparent de la source du bruit.

Ecartant pour un moment l'hypothèse de la quatrième dimension, l'auteur cherche à rapprocher ce phénomène de celui de la double vue.

Il considère qu'il y a, dans les deux cas, abolition de la distance..., l'espace semble disparaître.

Le même phénomène se produit dans le temps, lorsque les événements futurs deviennent perceptibles, et cela arrive journellement à notre insu, et sous une forme indécise : c'est ce qui constitue nos pressentiments et nos rêves.

Tout cela c'est, dit-il, « le grand royaume de la télépathie dans l'Espace et dans le Temps ».

Puis il indique comme gradation chez les sensitifs : la perception de l'aura humaine ; celle des végétaux, et enfin celle de la pensée, c'est-à-dire des fluides formant des images géométriques et lumineuses qui sont lancées en dehors par l'effet des émotions ou de l'activité cérébrale.

Une philosophie mystérieuse : extrait de l' « English Méchanic ».

Lord X..., meurt dans son château. Le jour même de l'enterrement, ses deux filles prennent la photographie de la bibliothèque qui était la pièce où on se réunissait en famille. — En développant le négatif, elles aperçoivent, à leur grande surprise, l'image presque complète d'un homme qui se tenait assis sur l'un des sièges ; leur effroi grandit lorsqu'elles reconnaissent leur père ! Il ne se trouvait dans la pièce aucun portrait qui, par réflexion, aurait pu former une image sur la plaque ou dans le fauteuil. Le visage de l'apparition n'est pas très net sur le positif ; mais tout le côté droit, depuis l'épaule jusqu'à la main qui s'appuie sur le bras du fauteuil, est nettement dessiné ; enfin, un signe particulier des doigts révèlent, paraît-il, l'identité absolue du défunt. Le capitaine Noble, un astronome et un naturaliste très connu qui rapporte le fait dans une sérieuse revue scientifique, déclare que, pour lui, la chose est simplement inexplicable. Le capitaine Noble ne croit pas aux esprits.

Die Ubersinnliche Welt

annonce l'apparition d'un ouvrage d'Aksakof : le *Précurseur du Spiritisme.*

Cet ouvrage qui est un exposé de tous les faits importants de manifestations médiumniques spontanées, vient d'être traduit en allemand ; c'est en quelque sorte le résumé des phénomènes inexpliqués de ces trois derniers siècles.

Le professeur Maier qui en fait le compte-rendu termine ainsi son article :

S'il est vrai que les faits métaphysiques qui se présentent dans les manifestations médiumniques spontanées, et qui ne sont pas inférieurs comme force démonstrative aux phénomènes expérimentaux, peuvent, en grande partie, s'expliquer par l'animisme, nous pensons avec l'auteur et son traducteur que certaines particularités de ces mêmes faits indiquent absolument l'action d'une intelligence étrangère au médium, et appartenant à une autre sphère d'existence ; et enfin que la haute partie morale du spiritisme consiste précisément en ceci : qu'il provoque les progrès de la métaphysique, de laquelle, suivant l'expression de Kant, dépend surtout le bonheur d'un peuple ».

— Le médium à matérialisation miss Corner, — de son nom de jeune fille Florence Cook, — sera reçu à la fin de ce mois par la société le « Sphinx » de Berlin, qui étudiera auprès d'elle les phases de cette médiumnité. — On sait que cette personne permit au savant anglais W. Crookes de faire les expériences les plus scientifiques et les plus concluantes dans la « physique transcendantale ». THÉCLA.

Revue de la Presse Italienne

Il Vessillo spiritista

reproduit en entier les « Révélations sur Isis dévoilée » publiées dans la Revue scientifique et morale du spiritisme, traduites du journal anglais *The two Worlds*.

Il annonce que M. Falcomer, un des fondateurs de l'Union kardeciste, a donné sa démission de membre de cette société en apprenant que le capitaine Volpi a envoyé la sienne. M. E. Volpi déclare qu'il ne parlera plus de cette société, à moins que le Président de son comité ne lui fasse une communication directe.

Ce journal donne le récit d'une apparition vue simultanément par trois personnes, dans leur chambre à coucher, la nuit, et la relation de l'apparition qui eut lieu dans la salle du trône, à St-Pétersbourg, sous Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand et de Catherine ; le double de l'impératrice Elisabeth ayant été vu par presque toute la cour et la souveraine elle-même qui avait été vivement impressionnée. Huit semaines après, jour pour jour, elle était morte.

Ce fait est relaté dans le journal de la cour, tenu par les officiers et continué pendant 170 ans.

Annali dello spiritismo in Italia Déc. 98.

Le Dr Niceforo Filalete annonce que le numéro de cette revue est le dernier ; que depuis 35 ans, il s'est dévoué à la cause du spiritisme, et qu'il veut désormais se consacrer à le propager dans la presse journalière profane.

Rivista di studi psichici

reproduit le récit, par le colonel Malvolti, de l'apparition spontanée d'un esprit assez matérialisé pour être vu par lui, par Mme T... et son fils ; c'était dans le vestibule de la salle où se tenaient leurs séances ; la pièce était dans la pénombre, la nuit était avancée.

On vit l'esprit s'approcher de la fenêtre, se retourner et se pencher sur un bureau placé dans l'embrasure ; puis se relevant, il se dirigea vers le colonel qui lui demanda plusieurs fois : Etes-vous Torquato Lemmone, l'esprit qui nous guide ? en lui tendant la main, et lui demandant la sienne. Mais l'esprit paraissait hésiter à le faire ; il se tourna vers un guéridon, et sans qu'il ait bougé le bras, dans la table se fit entendre un bruit formidable, comme un violent coup de poing.

Le fantôme parut vouloir s'éloigner, malgré les prières du colonel, mais Mme T... et son fils, effrayés par la violence du coup, s'étant précipités vers la porte, l'apparition s'évanouit.

Le colonel resté dans le vestibule, demandait à l'esprit de revenir, Mme T... et son fils rentrèrent avec une lampe et tous trois virent sur la table une carte couverte d'écriture : elle était posée à l'endroit où le coup avait été donné : les caractères étaient très fins, mais très lisibles, la signature était celle de Torquato Lemmone.

Le colonel désire taire le contenu de ce message dont les deux dernières lignes étaient : « De cet écrit personne ne doit savoir le contenu : ton désir de me connaître est maintenant satisfait.

Mme T... et son fils ont signé le procès-verbal de cette relation, en affirmant l'authenticité de l'apparition et de l'écriture directe.

La Campana del Mattino

journal anti-spirite, est fier de l'approbation de M. Méric et des encouragements qu'il en a reçus ; M. Méric a traduit et donné dans la *Revue du monde invisible* des extraits de la Campana del Mattino et recommande ce journal dont le courage, dit-il, égale la science philosophique et théologique.

Ce journal croit à l'existence des esprits, mais suppose que ces esprits n'ont jamais été incarnés ; il prétend, les faits à la main, pouvoir confondre les spirites en leur prouvant que les esprits affirment eux-mêmes n'avoir jamais été incarnés et s'intitulent anges rebelles ou démons.

Il prétend aussi prouver que les médiums, lors des manifestations, ne tombent pas en trance, mais doivent se sentir plus forts, plus énergiques, signe qu'au lieu d'avoir perdu du fluide vital, on leur en a donné.

Du reste, l'auteur. G. Colacurcio, engage ses lecteurs, désireux de s'instruire sur ce sujet, à lire son ouvrage intitulé « Le Spiritisme ou le diable dans le monde ».

Nous serions désireux d'avoir quelques séances contradictoires avec ce valeureux champion du catholicisme. Il est probable qu'il rabattrait pas mal de ses prétentions. Il devrait bien s'adresser au chevalier Chiaia, qui serait en mesure de lui répondre expérimentalement.

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Constancia

de Buenos-Aires fait une vigoureuse campagne en faveur des écoles normales, que les jésuites du lieu appellent écoles sans Dieu. Elle défend avec énergie *la science à l'école et la religion à l'église*. Elle publie une conférence de Mme Willson sur la Télépathie, avec plusieurs

exemples nouveaux à l'appui. Dans le N° du 4 décembre nous trouvons comme premier article une longue et éloquente réponse à un jésuite — vient ensuite une conférence sur l'origine du sentiment religieux, par M. O. Rebaudi, dans laquelle l'auteur rappelle que de tout temps et en tous pays ont existé les communications entre le monde visible et invisible. Le N° du 11 décembre continue son intéressante discussion avec un contradicteur qui signe : Le plus ignorant des Jésuites. Il est impossible de résumer ces articles de polémiques, pleins de verve et de bons sens ; il faut les lire dans leur texte.

Lumen

de Barcelone, donne sous le titre : Forces occultes et pouvoirs psychiques, un extrait d'un volume en préparation, dans lequel est développée cette pensée que tout ce que nous voyons dans l'Univers est le résultat de vibrations de la substance unique. Tous les êtres sont entourés d'une triple auréole ou zône, passionnelle, intellectuelle, spirituelle, caractérisée par trois degrés de fréquence des vibrations de la substance unique constituante. Il continue la traduction de l'Etude sur les vies successives de G. Delanne. Le cinquième et dernier article du travail intitulé Psycho-physique résume parfaitement le rôle du périsprit, comme nous le comprenons et comme nous le trouvons développé dans l'*Evolution Animique* du rédacteur en chef de cette Revue.

La Union Espiritista

de Barcelone, consacre son premier article aux Abus de la liberté. La 7me lettre, entre amis, combat le matérialisme au nom de la science aussi bien qu'au nom de la morale. Dans un article intitulé Métempsycose, M. Antonio Planas s'élève contre la confusion que les ennemis du spiritisme s'efforcent d'établir entre ses croyances et celles des partisans de la métempsycose. Calomniez, il en restera toujours quelque chose !

La Revelacion

d'Alicante, publie dans son N° de décembre 1898, un article très développé, intitulé la Escuela de los Mesias. Sous le titre : Spiritisme, M. Pedro Roman raconte comment il a abandonné la doctrine matérialiste pour adopter le spiritisme. M. Jaime Puigdoller s'élève avec force contre la coutume de porter des fleurs sur les tombes ou sur les cercueils, au lieu de soulager les nombreuses misères qui nous entourent. Déjà une semblable campagne a été menée chez nous par une partie de la grande presse, mais elle ne parait pas avoir obtenu beaucoup de succès. Du reste, on peut se demander si ceux qui font ces dépenses par ostentation, songeraient à les transformer en bonnes œuvres, le jour où la mode endrait à changer.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique

Dans le n° du 14 janvier, M. Richet prend à partie M. Brunetière au sujet de la soi-disant faillite de la science. Il prétend que la science n'a jamais promis de nous faire connaître nos origines et nos fins. Que la science est impersonnelle et que l'on peut dire d'elle ce que de Maistre disait de la nature : « Je ne connais pas cette dame. » Certes la science n'a donné à personne mission de parler en son nom ; mais beaucoup de savants, et non des moindres, ne se sont pas faits faute pour affirmer que nous étions simplement des agrégats matériels et que l'âme n'était qu'une chimère. Les noms de Buchner, de Maleschott, de Carl Vogt, de Hœckel, de Robin, de Littré et de tant d'autres, sont là pour affirmer qu'on s'est servi abusivement du nom de la science pour soutenir des idées préconçues. Nous croyons que la science a une mission plus haute que celle de classer des faits : elle a pour devoir de nous éclairer sur nos origines et nos fins, et c'est parce qu'elle se cabre contre les phénomènes nouveaux : transmission de pensée, extériorisation de la sensibilité et de la motricité, dédoublement de l'être humain, télépathie, manifestations spirites, etc. qu'elle laisse l'âme moderne dans toutes les affres du doute. Mais ce que les savants officiels ne veulent pas faire, nous l'exécuterons, et alors chacun comprendra l'énigme du monde et saura pourquoi nous sommes ici-bas.

M. le Dr Lebon rend compte, dans le n° du 28 janvier, de ses expériences sur la luminescence invisible. Nous savions déjà, par les expériences de Zenger, qu'il est possible d'obtenir des photographies en pleine nuit, grâce aux radiations actiniques invisibles restitués par les corps qui ont été exposés au soleil. M. Lebon, après avoir badigeonné des corps avec du sulfure de zinc, les expose pendant quelques instants à la lumière, puis les transporte dans une chambre absolument obscure et après qu'ils ont perdu toute lumière visible, il peut encore obtenir des photographies. Il a vu qu'il faut 18 mois pour que la charge résiduelle lumineuse soit complètement dissipée. Nous connaissons cette propriété qu'ont tous les corps d'emmagasiner la lumière et de la restituer sous forme de radiations obscures, c'est pourquoi, dans nos expériences sur la radiographie de la main, nous avons mis une feuille d'étain à la surface de l'écran liquide.

A lire dans le n° du 4 février une importante conférence de M. Verneau sur la main chez les mammifères, faite à la Société d'Anthropologie de Paris. Il dit : « Les adversaires du tranformisme ont souvent contesté la vérité du vieil adage « *Natura non facit solus* ». Lorsqu'on leur parlait d'animaux qui pouvaient reconnaître une même origine, ils ne manquaient jamais d'insister sur la nécessité qu'il y aurait de découvrir des *intermé-*

diaires. Ces intermédiaires, on les rencontre tous les jours dans la nature actuelle et dans les couches géologiques anciennes. Chaque jour, la distance entre les ordres, entre les familles, entre les genres, va en diminuant et l'on constate des liens de parenté entre des animaux qu'on avait regardés comme complètement étrangers les uns aux autres. »

La Revue Spirite

continue les réflexions philosophiques de son rédacteur en chef. Nous signalons une erreur, c'est celle qui veut faire de Pie IX un libéral. Jamais Pontife n'a été plus rétrograde, et il suffit de lire les articles du syllabus pour être convaincu que celui qui lançait l'anathème « à qui voudra concilier le dogme avec la science moderne » n'était rien moins qu'un esprit ouvert au progrès. Ce numéro contient la fin du discours de William Crookes que nous avons reproduit il y a trois mois, ainsi que la suite du mémoire de M. de Rochas sur les sentiments, la musique et le geste que nos lecteurs connaissent également. M. Bosc continue la série de ses intéressantes études sur la doctrine ésotérique. Il traite cette fois de la réincarnation et il établit que cette croyance indoue est encore partagée de nos jours par un grand nombre de peuples sauvages les Soutals, les Somalis, les Zoulous, chez les Diako de Bornéo et de Sumatra ainsi que chez les Powhattans mexicains. Parmi les grecs, Pythagore, Empédocle, Socrate et Platon croyaient au retour de l'âme ici-bas, car ils ne pouvaient concevoir une évolution complète dans le court espace d'une seule vie. On nous annonce la venue probable des sœurs Bangs, médiums américains très développés. Les chercheurs qui voudraient expérimenter avec ces puissants médiums doivent adresser leur demande d'admission aux séances ainsi que leur cotisation, à M. le Dr Dariex, 6 rue de Bellay à Paris.

La Lumière

publie un bon article du Dr Lux sur la télépathie au point de vue scientifique. L'auteur analyse le travail de M. Ch. Brodie Patterson paru dans le *Mind* d'octobre dernier. Il fait ressortir que dans la plupart des cas cités on ne saurait faire intervenir des explications commodes comme le hasard ou des coïncidences fortuites « L'univers n'est pas gouverné par l'aveugle hasard : la loi et l'ordre règnent en maîtres partout. Ce qui nous semble désordre et absence de loi, nous apparaîtrait comme un enchaînement régulier d'évènements, si nous étions assez clairvoyants. » Ceci nous paraît tout à fait évident puisqu'il n'y a pas d'effet sans cause. L'enchevêtrement des causes et des effets peut parfois être très considérable, mais la science a précisément pour devoir de nous faire connaître ces phénomènes successifs, et il n'est pas douteux qu'elle y parviendra un jour. Dans tout cas de télépathie, il y a action de *pensée à pensée*, suivant l'expression du Dr Gyel, ou, si l'on préfère, transmission de pensée, c'est-à-dire *transmission de vibrations* d'un cerveau à un autre cerveau. C'est la théorie déjà exposée par le Dr Ochorowicz, par M. Houston et dernièrement

encore par William Crookes dans son discours au Congrès Britannique pour l'avancement des sciences. C'est probablement l'éther qui sert de transmetteur pour ces vibrations spéciales qui ne se défractent pas et qui traversent les corps opaques. Nous avons déjà indiqué ici les analogies qui existent entre ce mode de l'énergie et celui que les ondes Hertziennes nous ont fait connaître.

A lire aussi la suite de l'étude de Carl du Prel sur la lévitation. Voici la conclusion du savant allemand : « Le corps humain renferme de l'électricité et de l'od et comme ce sont là des forces polarisées, elle peuvent servir à une double fin, par la rupture de l'état neutre, à une attraction et à une répulsion. Les queues des comètes ; l'attraction dans les aimants et dans le magnétisme animal ; les mouvements de table ; l'inocuité que présentent les projectiles lancés par des mains invisibles ; l'épreuve de l'eau des sorciers ; la balance des sorciers ; les acrobaties des somnambules et des possédés ; l'apport spirite ; la lévitation des fakirs ; l'ascension extatique des saints et des médiums constituent autant de modèles naturels qui prouvent qu'il existe des influences capables de produire dans les corps des courants moléculaires, au point de produire la lévitation. »

Le Spiritualisme moderne

M. Baudelot, sous le titre : Ascension, montre que le but del'incarnation ici-bas est de purifier l'âme. « La terre est pour les humains un laboratoire dans lequel s'opère la tranformation des êtres par un travail d'épuration et de sublimation. Ainsi le minerai dans les hauts-fourneaux subit la fonte et la refonte ; la matière ainsi s'épure après chaque épreuve nouvelle, se fortifie sur l'enclume, sous les coups de marteau, elle est sans cesse refondue jusqu'à ce qu'elle soit dépouillée des scories qui nuisaient à sa pureté, à son homogénéité, à sa parfaite intégralité. » Le commandant Tégrad publie une étude intéressante sur ses photographies de radiations psychiques ; il reproduit les radiographies des deux bouteilles et de l'aigle que nos lecteurs connaissent pour avoir paru dans cette revue. A lire aussi le commencement d'une étude très intéressante de M. Albin Valabrègue sur l'éducation sociale.

Le Journal du Magnétisme

donne une bibliographie du Dr Durand (de Gros) un des précurseurs du mouvement hypnotique actuel. L'histoire des luttes soutenues par cet éminent investigateur montre combien les corps savants sont réfractaires à toute vérité nouvelle. Bien que nous n'admettions pas la doctrine du *polyzoisme,* c'est-à-dire celle qui ne voit dans le *moi* qu'une collection d'âmes secondaires, nous rendons justice à l'élévation de la pensée de ce vaillant lutteur et nous saluons avec respect cette grande figure incomprise, pour laquelle le jour de la justice se lève si tard.

M. Alban Dubet rend compte des différences qui séparent les différentes écoles : Suggestionnistes, Braidistes et Magnétistes, et montre que

chacun ne fait que mettre en œuvre des agents qui semblent dissemblables, mais qui ne présentent pas au fond de différences absolues. Quœstor Vitœ publie une étude sur l'extériorisation et l'extase, qui aurait besoin d'être discutée. Il fait une distinction entre l'esprit et l'âme, le premier étant électrique (?) propulsif et moteur, la seconde, magnétique, négative et passive. De la réaction du premier sur la seconde résulterait le processus de la pensée. Tout cela aurait besoin d'être appuyé de preuves nombreuses pour être autre chose qu'une simple hypothèse.

Les Annales des Sciences psychiques

publient une longue étude du Dr Hahn sur l'électroïde ou fluide universel, découvert par l'ingénieur Richnowski, dont nous avons ici même entretenu plusieurs fois nos lecteurs. Nous souhaitons que l'inventeur sorte de son mutisme au sujet du moyen de production de ce fluide, car dans l'impossibilité où nous sommes de contrôler ses affirmations, nous devons jusqu'à nouvel ordre rester dans l'expectative. Nous signalons un curieux article traduit du *Borderland,* sur les prodiges qu'accomplirait un professeur de magie indoue, M. Jhingan. Il aurait la faculté de s'enlever au-dessus du sol et de rester suspendu dans l'air sans aucun support, raidissant son corps de façon qu'un lourd marteau ne peut le blesser, ni briser son crâne. Il pourrait aussi faire tenir en l'air un bâton sans aucun support, lui et le bâton perdent leur ombre ; c'est-à-dire qu'en plein jour nulle ombre n'est projetée devant par le soleil, ni la nuit devant une lampe Un M. Jacob, de Simla, est encore plus fort. Il fait apparaître tout à coup dans un lieu fermé une nuée de papillons si dense, qu'on ne peut plus voir à travers ce nuage les murs ni le plafond ; puis, sur un mot, tous ces papillons disparaissent instantanément. M. Jacob peut faire encore bien d'autres prodiges que l'on s'étonne de voir gravement reproduits dans les Annales, lesquelles se montrent si difficiles pour d'autres faits infiniment mieux constatés.

Nous reproduirons prochainement le récit d'une expérience de Quœstor Vitœ avec les sœurs Bangs.

*
* *

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite des articles si intéressants : CROQUIS PSYCHIQUES et LA FAILLITE DES RELIGIONS. Pour la même raison nous ne pouvons faire les comptes-rendus de la *Tribune psychique ;* de la *Paix Universelle* ; de *l'Echo du Merveilleux* ; de *l'Humanité Intégrale* ; de la *Vie* d'*Outre-Tombe* ; du *Messager* ; du *Journal de Charleroi* ; de l'*Initiation* ; du *Voile d'Isis* ; de l'*Hyperchimie, etc.*

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint-Mandé, 104. Paris. Prix. Par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia. via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10. Turin.

Het Tœko stig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.